

Pascal Leray

*Série Unaire, vol. 7*

# **Seconde introduction au sérialisme**

1994  
Révision 2020



## Table

Rien – Un train... <i>originel</i> (essais et restes)	p.5
Rien – Un train (version de concours)	p.65
La cessation	p.75
Les herbes hautes	p.93
Durée	p.111
Départs d'Untel	p.125
A boire et à manger	p.141
* Comme est comme	p.143
* Writtenstein	p.160
* Calme comme un mur	p.165
* En guerre	p.166
* Le temps du train	p.148
Liminaire au jardin	p.175
Intermèdes	p.221
Morceau de temps	p.229
* Les mouches	p.237
* La circulation	p.259
Monsieur Hott est sorti	p.269
Depuis la fenêtre	p.283
XXX - Sans retour	p.297
Pan de bois	p.309
Partage	p.317
Cahiers d'études sérielles	p.325
Dénigrement public	p.351
Bris de marine	p.377
Cahier du jour des morts	p.385
* Jour des morts	p.406
* Ébauches	p.412
Feuillets épars	p.419

**Rien... Un train**  
***Originel***

**Essais et restes**



Rien  
rien  
rien un  
train rien  
rien : rien de  
un  
train

Je fermerai... personne  
Dans le grand hall : j'ai bien fermé  
Des voix - des messages - des mots  
Personne... Je vois  
Et j'entrerais : des pas  
Maussades dans le hall, des voix  
J'orchestrerai  
Je sais - l'un,  
Le trait  
Est  
Dans la voix  
Humaine  
Fermée et blessée  
J'orchestre  
Personne... Je ne sais  
Des mots - ferment des pas  
Entrée des messages  
Dans le grand hall : je sais  
Je fermerai... je ferme  
Le mot : d'une grande voix  
Centrale, maussade : personne  
Dans la voix  
Humaine : j'entrerais, je frapperai  
Je fermerai... Je ferme  
Mais : personne - je ne sais  
N'est - le mot  
L'eau, le sel  
Il reste un trait  
L'autre se ferme

Un chemin dehors : je vois  
La fenêtre en premier lieu, le carreau  
Ruisselant, déstabilisant  
Sombre, usurpant des formes  
Diverses et mouvantes  
L'une vers l'autre mais fictivement  
Car elles se haïssent  
Comme moi - impossible  
De me rabrouer pourtant (celui  
Ci vous enjoint d'un sourire  
Navré, des lois  
Altèrent votre intégrité  
S'y superposent - revenez  
Jouer)  
Le piège  
On ne m'a pas encore dit  
Je ne sais ce dont il retourne  
Je suis dans mon tort, je ne puis  
Rien entreprendre  
J'arrive - parfois je connais  
L'esquisse  
D'un détail - le parcours est si long !  
La terre tremble enfin  
Engloutit le chemin - perçu : je vois  
La fenêtre en premier lieu  
Le carreau - viendra ensuite

Je regarde l'horloge  
Parfois votre horloge  
Parfois mon verdict  
J'observe, je discerne  
Ce qui tourne, promet  
L'ironie d'un sourire  
Voyageur, ce qui se défile  
J'imagine une route  
Les bornes me sont offertes  
Par la divinité  
Le poudroisement de la route  
Je le paie  
Parfois de mon sang,  
De ma chair, des promesses  
Qu'énonce ma connaissance  
Je regarde la diversité  
De mes vies antérieures  
Je la confronte avec la possibilité  
De mes vies ultérieures  
Je ne vois rien : l'alcôve  
Où je passe mon temps est aveugle  
Et le temps lui ressemble  
Aussi, je me crois pris  
Entre la paroi et le cœur  
De leur unique pyramide  
Et je prie. Ma prière  
Se joue sans un mot, sans un vœu  
Un furieux goutte-à-goutte  
Livré à lui-même, incapable  
De se libérer. Il tente  
Pour la sauvegarde de mon âme  
Qui n'existe pas, de se différencier  
De soi, ou de son ombre  
Par le nombre qu'il secrète.

Depuis hier, je me tiens assis  
Je n'ai jamais bougé  
Et rien  
De tout ce que j'ai observé hier et aujourd'hui  
N'a progressé  
N'a été déplacé  
J'avais discoursu - ainsi - si je perçois un mouvement  
aux environs  
Et qui sait où s'arrêtent les environs,  
Je pousserai un cri énorme  
Et l'on a entendu un cri énorme  
Ce n'était pas le mien - et un suivant, le mien  
Le mien plus effrayant, plus rempli de silence  
D'immobilité  
Car je n'ai pas bougé depuis hier  
Je me tiens assis.  
Je considère n'avoir rien à entreprendre  
Mais je crie lorsqu'on se manifeste à moi  
Lorsqu'on perturbe l'ordre conféré au monde par mes cinq  
sens  
D'immobilité  
D'immobilité que je confère  
Je n'ai pas bougé  
Au monde  
Je me tiens assis  
Et rien  
De tout ce qui m'entoure qui sait  
Qui limite qui connaît mes alentours  
Ne bougera  
Ne manifestera  
La propension au moindre mouvement  
Depuis hier  
Depuis hier, rien n'a bougé  
Et rien ne bougera  
Je ne respire pas, vous n'applaudissez pas  
Les objets ne sont pas déplacés.

Observe  
Vois, tu te noieras  
ensuite  
tout, ici, s'écoule  
Flotte, toi  
Tu te noieras aussi  
Plus tard : tu as  
Le temps Le sang  
Le chant L'an  
L'eau Tu te noieras  
Dans le bouillon noirâtre  
Crépitant sous la cuillère  
Que tu observes  
    tu  
        observes  
Vois : tu te noieras  
ainsi

tu réconcilieras tes existences passées ou à venir  
tu ne décideras jamais des portes que tu ouvres  
on te retrouvera dans l'air sans entendre ta voix  
on te retrouvera dans le bureau et sur le sol

Vois, tu  
te noieras  
ou tu seras l'écume  
de cette eau jamais troublée  
que tu observes  
    tu

et au plafond et aux quatre coins de la pièce  
et dans tous ces tiroirs fermés et sous le lit  
entre deux meubles, dans les filets de poussière  
qui sillonnent le plancher, dans l'eau

dans l'eau : le cos  
tu te noieras  
au seuil du cos



Le train rien les roues  
le train rien rien les roues  
le train le train le train rien  
les roues rien les roues  
le train rien le train

le train le train rien  
les roues le train le train  
rien les roues le train  
le train le train rien  
rien les roues le train  
le train le train e train  
rien les roues les rails

le train le train le train  
- rien - le train le train  
le train le train le train  
le train le train le train

les roues le train le train  
le train les roues le train  
le train le train les roues  
les rails les roues le train  
les roues les rails le train  
les rails les roues les rails  
le train les rails les roues

le train le train le train  
- rien - le train le train  
le train le train - rien -  
le train le train le train

les roues les freins les roues  
les rails les roues les freins  
les freins les roues les roues  
les rails les roues les freins  
les roues les roues les roues  
les freins les rails - rien -



nn n nn n n n  
nnn nn nnnn

Comme un âne  
L'âme - son  
Âtre charnelle

nnn  
nnn n  
nnn  
nnn nn  
n

La prunelle

n

La grande prunelle qui nous voit  
La parcelle oculaire sur laquelle se ressemblent nos  
blasphèmes

J'aime

Je crie à l'arc de ne cesser son pli  
Ji ciri i l'irc, l'irc ni m"ibiiri jimi !

Je gis déjà  
Laissez au soin de la révolution à venir,  
Je crois.

n  
n  
n n n n n n n  
n n n n n n n n n n n n n

Prunelle, parcelle, vous nous habitez  
Nous arrivons auprès de vous. Nous vous avons été  
recommandés.

Nous sommes ignobles. Je crois. Ne cesses son pli.  
Ignobles. Nous. Mais l'âme marche. Puis, les monts. Puis,  
les prairies. La grosse ville. Les eaux et les hauteurs de  
cette ville... Vivons ici.

Ici.

Le wagon isolé que nous sommes venus voir  
parce qu'il dévale la plaine si rapidement qu'on pourrait  
croire  
qu'il chutera bientôt  
n'est pas celui de l'être cependant  
on y parle  
on y dort  
on y lit  
et l'on y respire fort.

Le ciel le ciel le ciel le ciel le ciel  
le ciel le ciel le ciel le ciel le ciel  
le ciel le ciel le ciel le ciel le ciel le  
ciel ciel ciel cil ciel cil cil  
ciel le ciel le ciel  
le ciel ciel le ciel  
le ciel le ciel le ciel le ciel  
l'aile l'aile l'aile l'aile si  
cille si elle si elle si  
ciel ciel ciel ciel le ciel le ciel  
l'aile le ciel le ciel le ciel le ciel  
le ciel aile si ciel ciel ciel  
sel sel sel sel sel  
sel sel sel sel sel  
sel sol sel sel sel  
sol sel sel sel sel  
eau sol sel sol eau  
eau sel sol eau sel  
allie aile eau sel lit  
hilare l'eau l'aile le ciel  
le sol l'eau le sol sale  
allie aile eau ciel saillie  
faille faille faille  
le sel l'aile l'eau  
le ciel l'eau le ciel l'aile le sel le  
mot le ciel le ciel s'il le cil celle  
elle l'aile elle s'allie  
sang eau train vapeur  
sœur sœur sœur  
heure

Au-dessus de l'œil  
le ciel un ciel  
si elle  
s'ouvre - l'œil lisse  
le cil  
de celle  
silencieuse  
qui se signe au ciel

S  
S sssss s .  
S . s sss  
le sang  
le sang et la sueur  
sang sueur sort  
le sort je  
sors sss sors  
ssssss s s ss s s s s s s  
le sang  
la sueur et  
le sort  
le sang  
le sort  
le sang  
le sort et  
le sang  
et  
la sueur  
et  
le sang  
sort la sueur

Ne pas céder à la tentation descriptive  
Tu as déjà cédé  
Pascal, tu as déjà  
Cédé à la tentation descriptive  
Je ne céderai plus à la tentation descriptive  
Je ne céderai plus à la tentation descriptive  
Je ne céderai plus à la tentation descriptive  
Pourquoi ?  
Pourquoi ne pas céder à la tentation descriptive ?  
Pourquoi ne pas céder à la tentation descriptive ?  
Pourquoi ne pas céder à la tentation descriptive ?  
Pourquoi se refuser à quelque chose qui peut  
exister légitimement  
exister légitimement  
exister légitimement  
etc.

Le sang aidant  
la neige aidant, le sang  
le sang éclate  
seul d'abord. Toute une flaque  
le rejoint. La neige  
Tombe, la flaque  
S'élargit, le sang  
gémit, tombe  
la neige tombe  
s'élargit, la flaque  
aidant, le sang

le sang s'échappe  
« Vous ne le rattraperez jamais... »

le sang la neige  
sang la neige fin  
sang  
neige



Saine, la plaine ! Plate  
 Sous le vent : la plaine,  
 Le vente - scène -  
 L'aine, la plaie : souffle  
 Sous le vent : à peine  
 L'air, l'aine de l'air  
 Le vent. Cent vents  
 Lents, un vent : l'un...  
 Le vent : deux, trois (saine  
 Plaie, la scène : souffle)  
 Pleine... foule sereine  
 Reine, l'aine de l'air  
 Gêne : la plaie - scène  
 Une goutte de sang  
 Pleine de plaine : le sein  
 Du train vraiment le train  
 Rien - le sang de l'aine  
 Près de l'air (l'aine  
 Pleine d'eau): qu'elle  
 Nous plaigne (règne,  
 eau eau cis  
 cas as cos mot  
 cos cas mot règne :  
 Sans  
 Le sang  
 La scène - scène  
 L'aine scène du temps  
 Le vent : plein, lent  
 Sereine plaie - blanc pan  
 Se levant (puis :  
 L'encre Le sang la plaie... plaine  
 Levant l'océan) Le temps : rien - un  
 Train train rail train  
 rail roue train rien  
 Rail train roue frein  
 Sain plein le cos l'eau  
 L'as le sein le sang rien  
 Rien rien  
 Rien rien  
 Un



L'eau - un semblant d'eau  
Un semblant d'encre (puis :  
le temps) un seau  
Plein - la main (danse dans le seau  
Dans l'eau - le mot) l'eau  
la faux (flotte  
Dans la main : le seau)

Le train : rien  
Un peu - de pas  
Les voyageurs : rien  
La faim - l'eau  
Le sein, l'un  
Le wagon et le rien  
Le train - plein  
Un mot

La plaine : saine  
Lente scène : les rails  
Lents, un rire  
Sur la vitre (lire  
Les brins - le plan  
Unanime - la plaine)  
Lire L'heure lent le train  
Rien Le mot l'un la faim  
Le voyage l'eau  
La faim Le sein le chemin  
Rien l'un rien  
Le train -

il  
se ouvre  
précipite une  
du porte  
haut glissements  
de se et  
sa retient se  
chaîne miraculeusement penche  
de tomber tombe  
de tomber au  
tombe dehors  
grâce  
tombe  
au  
dos  
d'un  
voyageur  
Voyage  
heure âge  
voyageur voies  
tombe  
les rails  
tombe  
tombe  
les rails  
le train  
les rails  
train  
rien

« Mesdames et messieurs,  
la traversée du train ! »

Rien -

« Puis : le sein (l'une  
la lune - du matin - le dû) »

Je cours -

Je ferme et j'ouvre la porte : un claquement  
de rails - roues - rails - lourde (porte)  
L'heure - de doute - dans le train : rien  
Je l'ouvre, je la referme (attendre :  
Ici se lient les passagers)

Le dû -

Mus par leur extrême patience  
Mus par le temps  
Le temps, mu par leur extrême patience  
Le même, le temps, l'une (la lune  
les délaisse) dans l'eau - la même  
Extrême - leur patience - mue  
Par leur antérieur silence  
Le dû -

La honte, la férocité  
La crainte, la perversité  
L'été, le grand été  
Naître : connaître  
L'air L'eau le feu  
Les vapeurs les vapeurs  
L'heure - le train - tous  
Doivent -

Le train - la plaine

La roue coupe le rail  
Le rail coupe la plaine  
la plaine coupe le citron

la plaine dans le train

le citron sur les rails  
dans l'assiette dans la plaine  
sur la banquette  
dans le wagon

La gare le train les voyageurs patientent  
J'avance j'avance je marche sur les voyageurs  
Je me rassure je cherche à le comprendre puis :

"Le train partira bientôt  
Mesdames et messieurs les voyageurs je songe  
Votre cliquetis : nous reviendra nous appartient  
de droit"

L'agitation moment le mot haut (comme  
un cos) l'eau en mouvements de gens  
Différents, indifférents - indifférents et différents :  
Différents : indifférents. In.... différents (effrayantes  
Affaires) :

Monter sur le toit du train, danser

Puis : les gens alertent la presse

La police surtout la police

Danse

De la police dans le train vers rien différents

Errant errant errant comme des ermites vers

Le wagon long l'onde blonde indifférents vers

L'image vers le ver du monde : le citron (vers

l'averse : aujourd'hui, il pleuvra demain, il fera

beau la gare sera jaune le chemin sera vert

L'horizon éclairci, nous montons

ie ie ie ie ie ie  
ie ieie ie ie ie  
ie ieie ieie ie  
ieie ieie ieie ie  
ieieie ie ieie ie  
ieieie ieieie ie  
ieieieieie ieieie  
ieieieieieieieie

ieieieieieieieie  
iiieieieieieieie  
iiieieieieieieii  
iiiiieieieeieieii  
iiieeieeieeieieii  
iiieeieeieeieeiii  
ieieeieeieeieeie  
ieieieeieeieeieie  
ieieieieieieieie  
ieieieieieieieie

i ei e ii ei

ie i e ii ie  
iei e i i ei  
ieie i i ie  
ieieii ei

ieiei i ie  
ieieiei  
e i  
i ee  
ee i  
i  
i

eee

Le train - alors - fut plein  
Il devait être tard - coulait  
L'eau sur les vitres - le sang  
Triste, un citron : isolé,  
Rond - sur la banquette  
Pleine - l'assiette  
Près de l'autre - roue  
Du train - l'un - n'est rien  
Mais tardif : vitres blêmes (l'eau  
Jaune - dans l'assiette - sur la banquette  
Sous le citron - près de l'autre  
Ronde) un monde) naît)  
N'est rien -

Il devait naître  
Jaune plein : le train  
Tardif, autour de la banquette  
Joue la messe - l'eau  
Nouvelle, la lumière  
Jaillit par la vitre  
Et tourne : pleine  
De brins, de branches  
De la plaine

Isolé : le citron  
Le train et la banquette : rien  
Le train : les roues, les rails, l'horloge  
Lourde - la banquette - le frein  
Sous le citron : un câble  
Coupé - puis : rien - les rails  
L'eau, la banquette : l'être  
Naît-il jaune ? Simple,  
Grand : le train - du jaune vif  
De la vitre

L'un le sein le train le rien la main l'eau

Tous  
Éteints (tout  
s'éteint) un  
Ou rien

On  
Ou il non : elle  
Rien (deux : un  
en un) Ceints

L'an l'heure l'air l'ire l'arbre A le bras

Tous  
Nous soufflons (nous  
soufflons) Ou  
Non : on siffle  
Sous le sol Le sable  
Silencieux Le sang  
L'os Le cil (sans  
l'œil) Dans le seau

Le sort l'or je sors je sais O je suis ça  
N N

Simple  
L'on : rond

Je vous suis  
Tous  
Ici  
Rien

Je suis  
N si                    O    O            Rien  
                                  O                    nn  
    n

Le train - se vide  
Et le sein - vide - rien  
Des gouttes  
Sur les vitres - d'eau,  
De sang - si jaune, rond  
Et triste - sauf - du sein,  
Un  
Citron : isolé  
Tombe - loin  
Une assiette  
Sur une banquette - une  
Goutte - rien - une  
Roue - les vitres - l'eau  
Dans l'assiette - jaune

Arrête  
Arrête, citron

Il devait naître  
Jaune -

L'un, le train - s'atteint  
Autour  
De la banquette - vers  
L'assiette - joue  
La messe ! L'eau  
La vitre - jaune - puis,  
la plaine - écrasent le citron

Isolé, le citron  
Le train - la banquette - la plaine  
Puis, l'assiette - rien  
Les roues - les rails - les freins  
L'horloge - le citron - un câble  
Éclate - rien - les rails  
Des gouttes - l'être  
Naît-il jaune ?

Le train le train le rien le train éteint rien  
l'un le train le frein fin rien faim faim faim le train  
sein vain crin un  
main  
sein  
mien serein grain grain  
mainpleinmainpleinmainpleinmaintremplin

Le train le train j'avance  
des rails rails chutent rails  
train avance loin rails  
trains vain j'avance lent rail  
roues rail roue train roue  
j'avance j'avance lentement sans  
rien sang roue le sang faim  
les rails avance serein le sang  
wagon rempli wagon le sein wagon rien  
l'eau l'eau l'eau l'eau l'eau  
le seau  
le sol le cil  
le voyageur l'eau l'heure  
tôt le train tôt  
avance  
rail  
le sang

Le train  
Le train : fin  
Fin. Le train, rien  
Un grain  
Un grain, rien : le train  
Avance  
Lentement : le train;  
Rien, enfreint  
L'un, l'eau, le cil  
Rien : le train,  
Fin. Les rails

Le train le train rien  
Rien : le train  
Le train le train rien rien  
Le train rien l'un  
Eteins éteint éteint  
Être un être arrête  
Train frein rien  
Arrête arrête train

sein  
sein  
sein  
sein

sein serein mien rien  
plein plein plein plein

vain rien : vain  
serein serein serein

Le train le train le train l'un, le train  
Le train le train le train Le train : un  
Le Train Le Train Le Train Rien - le  
train,  
Le TRAIN Le TRAIN Le TRAIN Le Train un  
Rien.  
Train

Très bien, le train !

La main

la main

la main

L'eau,  
le cos

le train le train rien  
rien le train  
le train le train rien rien  
le train rien un  
train rien rien rien  
le frein rien le train le train  
rien le train rien un  
train rien arrêt

Un sein  
Un sein, un sein  
Un sein, un sein, un sein  
Rien -

Le train le train j'avance  
les rails rails chutent rails  
train avance loin rails  
trains vains j'avance loin rails  
lent roues rails lent  
loin rouge traîne roues  
j'avance j'avance lentement  
lon sans rien les roues le sang  
la faim la faim la faim rien  
les rails lance l'un le sang  
serein avance l'un le sein  
les rails les rails les rails  
Wagon plein wagon plein wagon rode  
l'eau l'eau l'eau l'eau l'eau  
Un seau  
Un  
Sol : du sel  
les voyageurs l'eau l'heure  
tôt un train tôt  
de tôle lent avance  
un rail  
sang

Le train  
Le train : fin  
Fin. Un train, rien  
Un point -  
Un grain, rien : le train  
Avance  
Lentement : le train  
Rien enfreint  
L'un l'eau le sol  
De sel, rien : le train,  
Fin. Les rails

ie ie ie ie ie ie  
ie ieie ie ie ie  
ie ieie ieie ie  
ieie ieie ieie ie  
ieieie ie ieie ie  
ieieie ieieie ie  
ieieieieie ieieie  
ieieieieieieieie

ieieieieieieieie  
iiieieieieieieie  
iiiieieieieieiii  
iiieieieeeeieiii  
iiiieeieeeeieiii  
iiieeieeeeieiii  
ieieeieieieeieie  
ieieieieieieieie  
ieieieeieeieieie  
ieieieieieieieie  
ieieieieieieieie

i ei e ii ei

ie i e ii ie  
iei e i i ei  
ieie i i ie  
ieieii ei

ieiei i ie  
ieieiei  
e i  
i e  
i  
ee i

i

ee  
eeeeeeeeeeeeeeee  
eee

R I E N I  
ENI RI NI RI NI E  
EE NE IR NI EN RI  
NIRI NIE NERI  
NERI RINE NERE  
N  
NN TIME  
NNN  
NNN NNN TIME  
X  
X  
X TIME

Il n'y a rien ici  
Que cherchez-vous enfin ?

Nierienni rien ri  
rinirei ren nere reine ri  
rine nien nir en  
xn xn xr  
er eneire innnnnnnnen  
rinnnnni eelin rrrreeeein nen  
xxxxxxx  
xxxxx xxxxxxxxxxxxxxxx x  
xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx rrrrrrrrrrrrrnnnnnnnnnn

Rien  
Rien  
rien  
rien

Le train le train rien  
rien le train le train le train  
le train rien le train  
rien rien le train le train  
le train le train rien

rien rien le train  
le train le train le train  
le train rien le train  
rien rien rien rien  
le train le train le train  
le train le train le train

rien

le train rien le train  
le train le train le train  
le train le train le train  
rien rien rien rien  
rien le train le train  
le train le train le train  
le train le train le train

forêt  
 foret forêt  
 forêt f  
 forêt  
 Le ru allait son cours  
 ru  
 ru  
 ru  
 ru  
 ru arbre  
 ru  
 ru  
 r u  
 ru  
 ru  
 ru  
 moutons ru  
 moutons ru arbre  
 berger ru  
 ru  
 ru  
 ru

C'était un joyeux ru  
 ru !  
 ru ! ru !  
 ru !  
 ru ! ru ! ru !  
 ru !  
 ru ! ru !  
 ru !

La sage plaine toute entière  
 veillait sur lui

plaine plaine plaine œil  
 plaine herbe plaine bienveillant  
 arbre plaine mouton plaine  
 plaine arbre plaine mouton  
 plaine plaine berger plaine  
 plaine plaine plaine plaine

moutons

ru

le train le train j'avance  
les rails rails chute rails  
train avance loin rails  
le sein chute les rails  
j'avance j'avance j'avance  
lent roues rails lent  
roues lent rails roues  
rails lent roues rails  
j'avance j'avance lentement  
le sein le sein chute  
les rails chute rails rails  
rien le sein le sein  
chute faim un j'avance

Le train  
Le train : fin  
Fin. Un train, rien  
Un point -  
Un grain, rien : le train  
Avance  
Lentement : le train  
Rien : enfreint  
L'un le sein rien  
Le sol, rien : le train,  
Fin. Les rails

L'air l'air l'air l'air  
La plaine  
L'air rien la plaine  
Un brin  
D'herbe rien la plaine  
Le train

Un  
rail trace  
Un  
Ru Rien Sauf  
Du sein

Le ru  
L'un rien un  
Rail  
Roule  
Dans l'assiette

Perte  
Dans le train Vers  
Rien La plaine

le train rien les roues  
le train rien rien les roues  
le train rien les roues rien  
les roues les roues

le train le train le train  
rien  
les roues rien les roues  
rien  
le train le train

rien  
rien  
rien

le train le train rien  
les roues le train le train  
rien les roues le train  
les roues les roues le train  
rien

rien les roues le train  
rien rien rien  
les roues les rails rien



# **Rien – Un train**

*Version de concours*



Le train rien les roues  
Le train rien rien les roues  
Le train le train le train rien  
Les roues rien le roues  
Le train rien le train

Le train le train rien  
les roues le train le train  
Rien les roues le train  
Le train le train rien  
Rien les roues le train  
Le train le train le train  
Rien les roues les rails

Le train le train le train  
- rien - le train le train  
Le train le train le train  
Le train le train le train

Le train le train le train  
Rien le train rien  
Le train le train rien rien  
Le train rien un  
Train rien rien rien  
Le train  
Freine freine freine freine  
Freine rien freine  
Rien le train rien un  
Train Rien Arrêt

Un  
Sein Arrêt  
Rien Un sein Rien  
Arrêt Arrêt Arrêt Arrêt

Lente, la pente Lente  
Très, très lente Pente  
Lente Vers  
La perte Haute Vers  
Le terme L'heure (peur  
Dans le train) Chute Dans le train  
Les rails Rapides L'air Vide le citron

L'air Une chair L'heure  
Perte Dans le train Le train Rien  
Avance Citron Tombe  
Sur les rails Rôle,  
Ru

Isolé, isolé  
Le citron  
Sec, le citron : asséché  
Par le jaune : parle  
Rien de l'air du cos  
Citron - si - rond,  
Sonde l'ondée  
Sombre si  
Un câble - claque  
Las - les rails...

Isolé, isolé, isolé  
 Le citron  
 Le citron, le citron : rond  
 Isolé, le citron  
 Isolé  
 Isolé, isolé  
 Isolé, isolé, isolé  
 Isolé - haut !  
 Au monde  
 Le citron  
 Le citron, le citron  
 Le citron isolé  
 Isolé, isolé, isolé, isolé, isolé, isolé  
 Goutte à goutte  
 L'eau l'isole eau sol  
 Haut : isolé  
 Le citron, le citron, le citron  
 Le citron  
 Le citron, le citron  
 Sans  
 Nom : on  
 Sait, non : isolé  
 Isolé, isolé, isolé, isolé, isolé, isolé, isolé, isolé, isolé  
 iiiiiiiiiiiiiiiii  
 Sol  
 iiiiiiiiiiiii  
 Sol sol sol sol sol sol  
 iii et iiiiiiiiii et iiiiii et o  
 O  
 Bien trop haut, le citron !  
 Isolé  
 Isolé  
 Isolé, isolé  
 Isolé, isolé, isolé  
 Élevé  
 Loin du sol : on.

Rêve rien la mer  
Rien l'eau  
Rien le sein la mer  
Mais Mais Rien  
Vraiment Rien un  
Rêve rien un train un train  
Rien des rails rails roues  
Rails un train  
Rien

Avance -

Rêve, citron,  
Reste  
Rien, arrête

L'air la terre les herbes  
Rien la chair rien  
L'heure  
Le rail : fin  
De rêve.

L'air  
Se resserre,  
Citron

L'heure  
Se ferme

La terre  
S'ouvre

Citron  
Roue Rail Ru

Le jour  
Se rue

Rien : un  
Train, rien  
Ici,  
Se jette dans le fleuve.

# La cessation



Rien.  
Il avait cessé de pleuvoir.

Je me suis simplement  
assis.

L'herbe  
était encore humide, toute humide.  
L'air semblait épais,  
épais, atténuait le paysage.

Rien.  
Rien – rien.

J'ai regardé passer les gens.  
En les comptant je leur parlais.  
Plusieurs  
ont répondu.

Rien.  
Je restais  
ainsi, assis.

Rien.

Je n'avais pas un mot.  
Pas même de visage, aucune connaissance.  
Rien - pas même un geste.

Rien.  
Rien, rien.  
Rien.

Je n'ai pas de souvenirs non plus.  
J'en ramasse quelquefois.  
Je les ressasse  
sans fin.  
Rien.

Rien  
de ce que j'aperçois  
ne m'intéresse – vraiment.  
Rien - vraiment – rien  
non  
ne me tourmente.

Rien.

Jamais je n'aurai faim  
ni soif ni rien.  
Je ne me mettrai jamais en colère  
Je ne serai jamais exactement triste.  
Je ne t'aimerai jamais exactement.  
Et je n'y pourrai rien. Ni toi.  
Du moins ne ferai-je pas semblant.  
Du moins ne commettrai-je pas de crime.  
Mais tu te suicideras devant mes yeux  
et je n'aimerai pas te voir mourir  
Mais je ne m'en désolerai pas.  
Je suis déjà désolé.  
Je ne suis rien. Je serai rien.  
Seul rien ni soif rien.  
On constatera ton suicide  
mais on ne parlera jamais de moi  
qui suis le seul coupable de ton crime.  
Je suis le seul à te connaître.  
Je n'existe pas : vois comme je te délaisse.

Je n'aurai rien commis  
et je n'aurai rien accepté de toi  
mais je n'aurai pas refusé de connaître ton sort.  
Le sang.  
Je t'observerai jusqu'à la fin.  
Fin rien.  
Ton dernier souffle je le laisserai aller.  
Je t'aime ainsi : à l'agonie.  
Je t'apprécie Je jauge  
Qu'il me soit donné de voir  
De parler, d'entendre  
D'oublier surtout : je puis  
T'effacer d'un coup d'œil  
Ailleurs Je ne vois rien  
Et Narcisse à la lettre (rien,  
Rien N N Rien Rien)  
Je m'accouplerai à mon regard  
Sur toi et je lui offrirai plus d'attention que jamais tu n'en  
as reçue  
Ton sang

Je le boirai J'ai soif  
Et fais Abreuve-moi  
De toi Résoibe-toi  
En moi Rien Rien N Rien  
Rien iiii Rien iiii iiii i  
iiii  
Je creuse D'un œil Seul  
Tes reins Rien  
Tes seins J'y suis

N Je suis  
Je suis Ton souffle  
Rien Rien N  
Un filet d'air Si petit et atone  
Un presque Rien de sensation  
Ton ombre mon Nombriil  
iiiiii Ton nom iiiiiiiiiiiii Rien  
Je te suis Et je suis  
Dans l'odeur de ta peau  
Au creux de la faucille au-dessus de ta tête  
Lasse Ta tête devenue méchante  
A cause de ce rien que tu voudrais domestiquer  
Dont tu aimerais jouir Pour lequel tu voudrais  
T'évanouir Jouer  
Jouons

Bientôt tu ne m'en voudras plus  
Tu ne voudras plus rien Rien Rien  
N Rien de moi Qui te suis Moi qui suis  
Avec toi Presque Je suis  
A tes côtés Très près Je compte  
N N N Les gouttes qui N N Nous délimitent  
J'essaie d'en distinguer le goût L'odeur  
Et dans le même temps N N N N J'essaie  
de me rappeler ton odeur Rien Rien  
Je n'ai jamais rien entrepris d'aussi drôle  
D'aussi obsédant Obscène Aussi  
Je crie iiiiii et iiiiiiiii et iiiiiiiii  
Je feins de vouloir te venir en aide  
Je crie, je pleure, je prie  
Ou du moins je formule des sons  
« qui ressemblent à des prières »  
Mais je suis vide Dénué de lèvres  
Je n'ai pas de goût Pas d'odeur Pas de couleur  
Je joue A toi N Toi Aime  
Pas à pas  
Je t'annihile

Concentré sur tes écoulements  
J'ai oublié ta voix Et ton intelligence Et ta beauté

Je suis suspendu à tes narines  
Je suis la cale qui t'enferme  
Le navire et le naufrage général  
L'air dans lequel tu te noies  
Nettoiera toute trace de ton devenir

Ton lit    Le mien    Un rêve  
Je l'ai ramassé  
Je ne veux pas que tu saches où  
Le lieu disparaîtra  
La teinte de nos draps l'absorbera  
Et nos éclaboussures mangeront les draps  
Enfin    Enfin    Nous trinquerons  
Enfin    Nous serons seuls    Face à face  
Avec nos visages sans traits  
Nous nous tordrons affectueusement les joues  
Et nous lacérerons nos chairs pour qu'un signe simule  
Notre ressemblance  
Nous n'en viendrons pas à bout  
Les petits bouts de chair qui nous encombreront parleront  
Pour nous    De rien    Nous  
Tout    Rien    De puériles  
Offrandes !    Délaisées  
Ma verge te pénétrera    Restera vierge  
Tu compteras les coups  
Il n'y en aura aucun  
Car je reste immobile    Je t'écrase  
Tu te lasses    Je ne puis comprendre  
Il n'y a rien à dire  
Nous n'avons rien à faire  
Nous jouirons modestement    De rien  
Ou de ton sang    Peut-être  
L'ai-je aimé    Anecdotiquement  
Pour rien    Par rien    Seul !    J'ai joui  
De toi    Du sang qui manque aux veines que je tords  
Assis    Je me suis simplement miré  
Et je t'ai pénétrée    Mais tu n'as rien senti  
Je me suis adossé au mur qui m'arrêtait  
Je ne l'ai pas aimé    Je m'accommode de ce peu  
Je ris    De toi    Tu sembles  
Presque    Ce que je désirerais  
Si je n'étais    Déjà !    En toi

Tous deux, chacun à sa manière  
Nous écrasons l'herbe  
Nous sommes de vrais tyrans

Nos royaumes sont flasques    Personne ne nous les envie  
Du moins ne se moque-t-on pas de nous

On ne nous connaît pas  
 On voit des gens qui flânent à quelques mètres  
 D'autres, plus pressés, s'arrêtent  
 On regarde le paysage  
 On a des nausées devant le spectacle  
 Mais on ne sait pourquoi  
 Ce spectacle n'est rien  
 Nous ne sommes pas là  
 Mes bras te voilent, ton ventre m'enserme  
 On ne nous trouvera jamais  
 Mais nous non plus ne saurons jamais qui nous sommes  
 Si nous sommes Nous omettons de nous parler  
 De nous toucher...  
 Si nous nous protégeons Avec nos chairs  
 Nous ne voulons plus rien recevoir d'elles  
 Nous marchons comme si nous n'avions pas de jambes  
 Nous nous caressons comme si nous n'avions pas de bras  
 Ni haut ni bas, nous frappons tout autour de nous  
 Sans haine, nous voulons que l'autre sente la douleur  
 Qui nous inquiète Nous altère Pour peur, nous  
 aimerions  
 N'être plus rien N Rien  
 Mais l'égoïsme qui tout à la fois nous sépare et unit  
 Nos solitudes N Rien S Nues  
 Nous force à appuyer les traits de l'autre  
 Dans la terre Molle et humide La noyade  
 Ne nous connaît pourtant pas Nous ne connaissons rien  
 Nous sommes seuls  
 Nous ne sommes qu'un corps  
 Rien Un Rien  
 Un corps Nu Rien Un Mort  
 Nous ne pouvons séduire  
 Mais nous ne pouvons repousser  
 Ce lieu ne peut nous faire de tort  
 Personne ne nous voit Personne  
 Nous-mêmes Nus Partiellement unis  
 Non Nous n'aurons pas honte d'être unis  
 Nous nous déchirerons Nous n'en aurons pas honte  
 Nous n'aurons honte de rien Rien Rien  
 Nous n'exprimerons rien Nous aurons tout simplement

Honte Nous ne salirons pas nos vêtements Je me suis  
Simplement  
Assis Ici X   


Un

Un  
Rien

Rien

Rien  
Un  
Nous

Rien  
Rien  
Rien

Nous

Rien  
Rien  
Rien  
Rien

Rien  
Un -

Je t'aime  
Je ne veux rien savoir d'autre  
A ton propos  
J'aime - je sais  
Je ne te parle pas  
Tu dois te taire  
Ainsi, je te préserverai  
Tu ne tomberas pas  
Tu ne subiras pas  
Les lois que je t'inflige  
En moi - un mot,  
Tu l'es - deux...  
Rien -  
Je t'aime  
Je sème l'impression que j'ai de toi  
Autour de moi  
En terre  
On ne nous verra pas  
Rien ne sera détruit  
Rien ne sera jamais  
Détruit  
Je te laisserai aller  
Tu flotteras  
Je ne nagerai pas autour de toi  
Je ne te verrai pas, ne t'entendrai pas  
Je ne te toucherai pas  
Je t'aime - voilà tout  
Ce que je puis désirer de toi  
Et rien n'affectera jamais mon sentiment  
Non, rien n'affectera le sentiment dont je veux taire le nom  
La sensation  
La petitesse  
Ne nous atteindront pas  
Je ne mangerai rien  
Je ne boirai ni même ne respirerai  
Je laisserai voguer mon regard dans le loin  
Où tu n'es pas  
Où tu n'es pas, je vis  
Où tu n'es pas, je manque à mes devoirs  
Mais rien ne nous éloignera

Et rien ne nous réunira  
Rien ne nous permettra jamais d'être rien

Rien ne nous... Non, rien  
Car rien - nous...  
Non, rien : nous  
Ne sommes rien, ne sommes  
Même nous, noumène médiocre,  
Rien - comme nous - niant le nom  
Que nous ne porterons ni l'un  
Ni l'autre car  
Nous ne sommes, l'un pour l'autre,  
Rien.  
Non, rien  
Nous ne sommes pas mus  
L'un vers l'autre, dans les limbes  
De nos linges  
Nous nous abîmons  
Nos vides se consomment  
Mutuellement  
Rituellement  
Séparés amants au néant  
Noumène  
Même Nous  
Ne dirons rien, aimons  
Et n'entreprendrons rien, aimons  
Car nous ne disparaîtrons pas  
On nous applaudira. Des heurts  
Ne nous atteindront pas. Des pas, les leurs  
Se perdront près de nous, demeurés  
Près de rien Sans fin Non, rien  
Nous même nous (noumène  
Annihilé à peine né) Aussi  
Je nie  
Je nie la part de l'être dans notre romance  
Nous ne sommes pas nés,  
Jamais -  
A peine, abandonnés  
Aux leurs. Qu'ils passent !  
On ne nous verra pas...



# **Les herbes hautes**



Jaune

Jaune dans l'eau Jaune

Jaune Trop jaune pour le jeu  
du cosle jeu

du cosle jaune

Gît Poème blême

Jaune de losange

L'ange

L'ange à la peau blême

Jaune dans le seau Le gel,

Le jaune : petit et ovale dans la main.

Pressé,

Pressé, l'ange gît.

Le jour le joue.

La rive littéralement l'accable.

Lorsque claquera

le câble

dans le sable

d'eau – du cos

S'effacera le

jaune.

Jaune jaune rouge jaune  
bleu jaune jaune rouge  
noir blanc  
noir  
blanc blanc noir blanc  
jaune

L'herbe goutte à goutte  
L'herbe – le dégoût  
L'herbe des gouttières  
L'herbe au goût néant

L'herbe – flotte : l'air l'eau l'air  
le cos –

néant  
néant  
né-

l'eau  
l'air  
l'eau

Ici l'herbe se resserre  
l'herbe saigne  
l'herbe ne se sait, ne sait  
l'herbe n'est que l'herbe

Un brin  
brin rien maint  
brin rien

Le sein seul la terre  
l'air (l'eau  
le cos)

Un boulingrin  
de vide – le citron  
au centre (sauf  
du sein)  
haut !  
Le train – loin – la plaine

Le citron est un parmi les brins  
Pressé, le citron ne donne rien

L'herbe sèche  
Le citron jaunit

L'herbe se resserre  
Haut ! Le citron gît

Le sein sèche  
le citron aussi

Et la lumière le perce  
le lait le trahit

le sein le sein le sein le sein  
le sein le lait le sein le sein  
le sien le sein le sein le sein  
le sein le sein le sein le sein

le lait le lait le lait le lait  
le jet le lait le lait le lait  
le lait le lait le lait lèvres  
lentes le lait le lait le lait

loin le sein l'un le sein  
le lait l'air le jet mais  
rien rien le citron rien

sauf  
du sein : l'un  
haut l'on  
rien

Le train tard loin  
le train en gare loin  
le train entre en gare  
le train rien entre en gare

Les voyageurs descendent  
Un à un, les voyageurs descendent  
L'un après l'autre, les voyageurs descendent  
Lentement, évitant de se bousculer, les voyageurs  
descendent  
Suivant rigoureusement les consignes selon lesquelles le  
plus lointain voyageur doit descendre le premier, les  
passagers, chacun, transitent solennellement une minute  
sur le marchepied qui les a longtemps accueillis

Les voyageurs tombent  
Les voyageurs tombent un à un  
Les voyageurs tombent un à un sur les rails  
Les voyageurs tombent un à un sur les rails de la seule  
voie  
Les voyageurs tombent un à un sur les rails de la seule  
voie où un Express ne passe jamais

Un seul d'entre eux se lèvera

Vers l'ange jaune  
sauf  
de l'anche

le verglas  
la vitre      vois,  
la voirie      vis  
la flaque

le citron      lois,  
rond      rail !  
on      perte  
longe      de lumière  
quête  
des  
ténèbres

l'herbe  
les rails      (râle,  
ru !)

la gare      ici      peut-être      Apaisement  
            (reste      au  
            rien)      crépuscule

Jaune  
nul au crépuscule  
jaune joue le jour  
la nuit

loue  
le crépuscule,  
ru

Déchire-le,  
citron

Du bleu au bleu  
le bleu haut blessé  
vieux  
le jaune

le jaune jaillissant  
l'orage  
l'âge (rides,  
criez ! déchirez  
le vide  
du citron)

Balance  
nulle au crépuscule  
vieux

Citron,  
Si intime,  
Scintillant  
Blanc s'il  
Saigne, l'invisible  
Sein !

Jaune  
naît  
la neige  
la neige

(blême au  
Citron, gris  
Sauf du sein, du bleu haut  
Au centre vieux)  
Seul, du boulingrin

Au crépuscule  
Loin, recule  
Mince ru

(du bleu au bleu  
du gris haut  
purchassant le blanc,  
étendu rouge,  
citron, rouge !

An Après  
An Près Lent  
En elle – l'aile du citron  
Le sein – An Lent Le jet  
Après An Dis  
Paraît Rai Après Elle  
Épars Pris Parti Rien

(Rien Rien Rien Rien  
Un rail)

Dis la pluie,  
Ru, la plaie,  
Rien, dis  
L'après, citron,  
Jamais rond,  
Rien

Je voudrais voir des gens pleurer  
sur le sort d'un citron  
lorsqu'ils sauront...

Le train Rien  
Les roues Les rails  
La plaine L'air L'herbe  
Le citron Un brin Rien  
Le sein Loin

Seul,  
Sans aile, le citron  
Rond : on  
Rond : rien  
Haut  
Isolé, le citron  
Une Goutte  
Rien

Le ciel  
Loin Le sein Une goutte  
Tombe Rien Un brin  
L'air  
La plaine Un lac Les rails  
Les roues Le train  
Rien

La cire  
Citron, sera  
L'air

L'air,  
Citron,  
Sera  
Ta chair. Rien

Rien  
Ta chair, sœur

Rien  
à perte

Rien  
Citron, sache

Tu seras  
La neige que sera  
Le ciel ce soir  
Sera  
De cire entre les serres  
Du train

Le train Rien La cire  
Déjà un wagon de moins

Rien  
Le train (rails, roues) (ciel,  
plaine) (citron)

Le sein Loin  
Le ciel (pas  
à pas, loin, pas  
un rai  
de neige)

Pas  
Un pas, citron  
Ne te sera : permis  
Descendre  
Sera ton défi  
Des cendres  
Formeront ton lit  
Citron, nulle  
Escale.

Jaune  
Jaune tel au germe  
Tu seras

Tel aux flammèches extrêmes et inoffensives  
Tu seras

Tel un seau d'eau morte où la vie inutile s'éternise

Tel au sable sans promesse d'un désert  
D'un boulingrin  
Où rien ne se décide

Sinon,  
Rien.

Reste  
Sec, citron,  
N'offre rien.



# Durée



Autour du temps  
Le temps  
Autour  
Du temps rien  
Toujours le temps rien  
Le lendemain

Le lendemain  
Le lendemain Le temps  
Le lendemain L'attente Lente  
Le lendemain L'attente rien Lente Tendre  
Tendre rien  
Rien le temps le temps rien  
Rien

A lieu  
A lieu lieu

Le lendemain  
Le lendemain a lieu  
Le lendemain a toujours lieu  
Toujours

A  
Toujours  
Lieu

Demain  
A toujours lieu  
Toujours

A lieu A lieu

A  
Toujours  
Lieu

Le lendemain  
A toujours lieu

Toujours  
A toujours lieu

Le lendemain  
Toujours

Tourne

Tour

Demain Demain Demain Demain Demain

Demain Demain Demain Demain

Demain Demain Demain

Demain Demain

Demain

A toujours lieu  
A toujours  
Lieu A  
Lieu Toujours  
Lieu A lieu  
Lieu

La lande toujours belle  
A lieu

Le lendemain  
Toujours

Toujours a toujours  
Lieu

Toujours le lendemain

La tour  
A lieu A lieu Lieu

Toujours étant  
Le lendemain  
Rien Un lieu

Le lendemain  
Étant

Et  
Le temps

Une tour  
Une tour Le levain  
Le levain

Le lieu Demain  
Le lieu  
Demain

Tourne  
Tour  
Levain

Tourne

Lendemain  
Car le lendemain est

Car

Le lendemain est une tour

Toujours  
Toujours un lendemain

## Départs d'Untel



La mort nous accueille ce matin

je me souviens d'un jour  
où j'assistais à une pièce de théâtre

aucune intrigue, aucun déroulement  
pas un mot échangé

mais les voitures passent  
presque simultanément, les réverbères de toute la ville s'éteignent

Qu'importe si ce quartier ou tel autre  
reste plongé dans une nuit

je frappe lentement  
trois coups  
qu'ils entrent tous au même instant

*Le sang.*  
Ainsi tu me sauras  
et je serai  
le tien

je n'ai pas de projet  
transpire  
mais l'ordre ancien était ancien  
était ---

le sang parlait au tien  
le sang était la seule voix  
que tu pouvais entendre

lentement et  
respire

Bois :

Respire  
sers-toi de mon sang  
et bois  
sois lente lorsque  
tu le sentiras dévaler jusqu'à tes poumons  
et les emplir  
transperce-moi  
je perle, perdant  
la raison et ma maison  
et les couverts avec lesquels  
usuellement je mangeais  
mes fruits  
en toi  
de longues larmes sèches  
rouges  
comme l'ongle qui caresse ma chair  
découverte enfin

Ce matin, j'ai marché dans les rues de Paris et, au bout de quelques pas, j'avais oublié le but initial de ma sortie pour concentrer tout mon cheminement sur l'idée supérieure de la gloire qui est de marcher seul, sans ennemi proche ou lointain, ainsi que chaque pas se dénué de mon existence.

Le vent était léger, l'air tiède, les passants peu pressés et rares, dans l'avenue grande : tout se prêtait à l'inexistence.

Au bout de plusieurs heures, j'ai quitté la ville. J'ai longé une autoroute, traversé des champs : je me suis retrouvé ici.

Ici on fête le retour d'Untel  
parti : un jour  
parti – une heure  
et jamais revenu  
on fête chaque jour  
tombé – chaque jour  
apparu – chaque jour  
ne reviendra pas : visages,  
vies – ils reviendront  
en ordre dispersé

Untel,  
Untel parti.

Ton visage s'estompe  
et me revient par le biais  
du sien  
je ne t'ai pas donné de nom  
également je vous ai délaissés

j'ignore ce qui vous a dévorés  
je vous revois, je vous reçois  
je ne vous retrouverai pas ---

Fragments  
de jour : il pleut  
sur ton visage  
tes paroles disent  
nous partons --- nous comprenons  
enfin  
le peu qui nous a réunis

Partir  
n'est pas une rupture, non  
une heure n'est jamais tombée  
l'écoulement est immobilisé  
je ne te possède pas  
entière : je ne veux que te percevoir  
entière

Ici on fête les détours qu'a pris Untel  
en s'en allant : et il est  
parti loin  
son œil resté rivé au sol  
ses bras orientent les murs  
ses jambes sur le lit, les chaises, dans l'entrée

Nous regardons l'armoire vide  
nous contemplons le sol où se répand la nuée de ses vêtements

Nos chants, enfin,  
avec la nuit,  
retracent le chemin de sable  
sombre jamais emprunté  
qui cerne sa demeure

Avez-vous bien dormi,  
avez-vous contemplé longtemps, avec quiétude,  
les ruines de la veille ?  
Leur accorderez-vous une seconde vie,  
une autre vie  
seconde ?

Votre lit est défait  
vos vêtements resteront longtemps sur le sol  
vos errements cernent la cafetière (l'armoire  
est restée ouverte : vous la fermerez  
avant votre départ)

Et que fêterez-vous, qui  
ensommeillera  
le tracé de vos veilles  
la lueur distincte pour un moment délaissée,  
la confusion ? L'amour ? L'absence de vos meubles ?  
Moi ?

Parvenu au rond-point  
ayant tourné la tête à plusieurs reprises  
certain d'avoir parcouru des yeux toutes les rues qu'il n'a pas  
empruntées  
il les renvoie  
il dit :

« Je suis perdu  
j'ai trop longtemps marché  
je ne sais plus qui être,  
qui je suis  
je reconnais mes torts  
je tournerai longtemps ici

Ici  
ici  
et sur moi-même. »

Je sacre l'odeur de tes vêtements  
je les parcours, je lui donne  
mes noms, et je les adjective  
ils illumineront la cave  
ils étaient le grenier  
ils se sont attachés à moi  
j'en détournais les yeux, et simplement les yeux  
ils me pénétreront, si violemment que j'en perdrai mes eaux  
tu ne te noieras pas  
mais nageant, tu t'éloigneras  
illuminant la cave, le grenier  
furtive d'odeurs m'attrapant – me rattrapant  
de claquements de portes me cernant  
et je te reconnais ---

Vous êtes mariée, madame  
et je suis à peine nubile  
votre mari n'est pas le même  
je ne le connais pas, il sera mon meilleur ami  
il ne parlera pas  
il gardera ses dents féroces,  
tremblantes, resserrées  
il restera assis dans un fauteuil  
profond et presque nous invitera  
d'un geste de la main à l'y rejoindre  
nous n'aurons pourtant pas le choix : il nous faudra  
le contrarier  
il sera une épouse jalousée,  
jalouse  
elle gardera notre demeure avec  
la vigilance que nous n'avons pas

Nous serons leur spectacle.

Untel  
parti : je reviendrai  
à moi, dit-il  
tel l'autre,  
à lui, dit-elle

et elle  
pareille à celle  
qui sait, de l'œil seul  
dit --- tu  
me reviens,  
viens.

Or rien  
ne les retient ---

*Mantra.*

Le café fut glacial ce matin  
Sa chaleur fut filtrée et l'eau noircie s'écoule sans reflet et  
anonymement de la verseuse

Que je sache ma situation  
au monde me semble incertain

Le bol était percé ; mes mains tremblaient et l'eau noircie  
s'effondrait anonymement de tous les bords

Ainsi prié-je jour et nuit,  
m'entourant consciencieusement  
d'une ombre artificielle grandissante, tempérée de peu par ma  
parole,  
pour le pire.



## **A boire et à manger**



## Comme est comme

Comme est comme ?  
Comme est comme comme  
Comme est comme  
Et comme est  
Comme comme  
Comme est  
Comme

(comme comme, ou comme,  
comme est comme est  
comme  
ou comme)

Comme est

Comme ceci

Comme cela

Comme ici (x 2)

--- là

Comme ci

Comme ça

Comme si...

Si.

Si, comme si, comme est  
Comme comme,  
Si est  
Comme.

*Cinq*

Comme rien  
Comme rien  
Comme rien  
Comme rien  
Comme rien

Ceci comme cela  
Ceci  
Comme là  
Ici  
Ici comme  
Comme rien  
Là  
Cela  
Comme ci, comme ça  
Si...

Comme un arbre  
Comme une falaise  
Comme une fontaine  
Comme une maison  
Comme le sel  
Comme un mariage  
Comme une rue

Comme le sel  
Comme le sol

Comme l'escale  
Comme l'île

Comme elle  
Comme ses

Comme  
Comme de l'eau

Comme peu  
et comme beaucoup  
comme  
leur somme  
leur amenuisement  
Ensemble leur silence

Leur équation comme  
plus  
ou  
autre chose comme  
Comme

Et comme l'inégalité  
entre eux  
le reste

Croissez et multipliez comme  
eux  
peu ou  
plus comme  
ou comme  
leur ----

Comme peu  
Et comme beaucoup  
Comme  
Leur somme  
Leur réduction  
Leur équation comme  
plus  
ou  
autre chose comme  
Comme  
Et comme l'inégalité entre eux  
le reste

Peu ou beaucoup  
Rien  
Nombreux, nombreux  
Rien  
Épars, compact ou disloqué  
Tangible ou intangible  
rien  
Fixe ou mobile  
rien  
Ou dénué de sens  
Ou motivé en vain  
Vain, surtout  
Rien, surtout  
Comme

La neige Sans gravité Neige  
Grise Répondait aux Nuages  
Sans gravité La vitre Répondait  
La neige la Tombée de Neige la  
Neige tombait Tombée la neige ré-  
Pondait La vitre La vitre re-  
Flêtait réfléchissait La neige

La neige Tombe  
La neige Se pose  
La neige fond  
La neige  
la neige  
se répand la neige  
la neige se transforme  
Eau Neige Vent  
Change Et se répand  
Neige Se ra-  
réfie dis-  
paraît Le sol  
La neige sans état d'âme sans ciel  
Le sol

rien  
rien rien

rien  
rien rien

rien  
rien rien

rien  
rien rien

*rien*  
rien rien

*Placard*

Lumière et paupière  
Et lèvres  
Puis : un œil  
Se tourne et se retourne

Lèvre et joue  
Joue évadée; lisse

Le front  
plus calme, ne se plisse

L'œil se ferme  
Insolemment, la paupière  
immobile

Comme  
Comme un  
Comme un point  
Comme un rond-point  
Comme à un rond-point

S'arrête

Comme un point  
Un autre point  
Comme un point noir sur la page  
Comme passage  
Mène à d'autres points

Noir  
S'élançe  
Puis s'arrête.

S'arrête  
le temps

Un antique délire  
sur lequel  
il se retourne

Incessamment  
s'arrête

Il et je  
s'arrête  
à un rond-point

Personne ne les reconnaît

De vrais jumeaux  
Une ombre d'ombre

## Writtenstein

Partis à Writtenstein  
Nous ne modifierons pas le cours du temps

Nous nous éloignerons des flaques  
Les flaques grandiront

Les flaques grandissantes

Les flaques grandissantes sécheront  
En plaques

Et ces grandes plaques séchées,  
Nous serons tentés de les soulever  
Et de nous protéger avec

Du temps

Du temps que nous ne connaissons pas  
Du temps que nous mangeons avidement  
Comme un pain pâle au goût têt oublié  
Du temps que nous cherchons parmi nos vêtements  
et parmi notre gente  
Dicible Floraison

Auquel nous  
Ne  
Faisons jamais subir de sévices

Séchant

Séchant, nous  
Ne voyons pas ce qui survient  
Nous évitons les flaques  
C'est lorsqu'elles sont rendues inoffensives que nous nous  
déplaçons  
Jamais avant

Nous  
Ne voyons rien : c'est  
Ici, sur la plaque éphémère  
Que se situe  
L'axe qui détermine notre mobilité

Sommes-nous un songe sans nom ?

Songe rond dont nous ne traçons pas le cercle  
Rond inimité dont

Nous  
Ne  
Voyons  
Rien

Un arbre : il  
s'arrête - un  
rond-point : on  
se retourne et l'on  
voit

D'un œil  
seul  
la voie

(je partirai avant le vent  
entre-temps, qu'il me rejoigne  
je serai au seuil du temps)

L'ennui et le temps  
Vitesse chargée  
de  
contraires : de  
Tout, de rien

De leur opposition  
Tellement évitable

## Calme comme un mur

Calme comme un mur  
Ici est

\*

Il ne s'agit pas ici de disséquer le rien ou de le discuter, moment, ni de le démonter ni de le démontrer mais d'offrir les cas d'une intrusion du monde en rien et de sa réciproque. Le monde génère le rien par sa mise en suspens (toujours alternative malheureusement).

Il ne s'agit pas de réfléchir sur le rien mais peut-être un peu plus (à peine, je le crains) de réfléchir le rien.

\*

Je suis posté devant la fenêtre  
Face à un lampadaire  
Au seuil de la nuit

## En guerre

Qui suis-je à tes yeux ? Un héros de la guerre civile ?

\*

Notre époque a donné au conflit, à la guerre, des dimensions nouvelles, nuancées dans l'horreur et la diplomatie. L'un ne va pas sans l'autre. Pour convenablement mener un crime à l'échelle des nations il faut un tiers qui accepte de fermer les yeux.

Un tiers, à qui l'on ouvre les yeux pour qu'il les referme de lui-même.

\*

Il y a la guerre intérieure  
la guerre  
la guerre civile  
la guerre inter  
-communautaire  
-ethnique  
-religieuse  
la guerre économique  
la guerre froide

Toutes sont meurtrières

\*

Il y a des guerres qui ne sont pas des guerres.

\*

La guerre que se livrent les amoureux  
La guerre des nerfs  
La gare du Nord

\*

La guerre est un corps

\*

La guerre à la drogue déclarée par le président américain  
Ronald Reagan

Hypocrisie  
Par-delà la diplomatie

Couverture  
(la guerre économique ne se livre pas à coups de canons)

## Le temps du train

Le train roule Tandis que  
les voyageurs patientent  
Certains dorment  
Certains lisent  
Certains parlent

Roule,  
Voyageur, le train  
Part

Le train s'arrête  
Quelques voyageurs descendent  
Certains tombent  
Certains courent  
Certains restent

Roule,  
Voyageur, restera  
Le train

Parle,  
Train, tes roues  
Frottent la chair des rails  
Caressant l'ouïe  
Au loin

Au loin aussi  
On entend votre cliquetis

Lisez,  
Voyageurs, patientez  
La nuit  
Est favorable à la compréhension du train  
La nuit  
Vous accompagnait au départ  
Du train

Elle vous attend seule  
Elle est  
Vôtre, votre  
Dest-  
Ination

/.../

C'est quelque chose, ce bruit  
Le bruit des roues sur les rails  
Ce bruit qui se dévale  
C'est quelque chose, vraiment,  
Ce sifflement  
Du train  
Ça marque la mémoire  
Ça régule un battement de cœur  
Ça se substitue à l'objet des pensées  
Du voyageur  
Ça burine le voyageur  
La nuit  
Ils se ressemblent tous, les voyageurs  
La nuit  
Ils sont masqués au bruit du train  
La nuit au  
Bruit du  
Train la  
Nuit au bruit  
Du train

\*

Pendant ce temps

. . .

Pendant ce temps  
Le train

. . .

Le train  
roule

...

Pendant ce  
Temps

...

Le temps  
Le train

...

Le temps  
Roule

...

Cependant que  
Le train

...

S'arrête  
A la station

...

Dernière

...

Quelques voyageurs  
Descendent

...

Cependant

Un  
Autre train

...

Un autre train  
Démarre

...

Pendant  
Ce

...

Temps  
Un

...

Voyageur  
Un

...

Temps  
Court

...

En vain  
Roule

...

Tombe  
Sur les rails

...

Pendant ce  
Temps

...

Ce  
Temps, le

...

Temps, un  
Sif-

...

Fle-  
ment

...

Un train  
Non, rien

...

Un  
Rêve presque

Durée plus courte  
Courte régressait

De plus De mal En plus  
En pis En plus En mal

Régressait. La durée  
De plus en plus

Des jours se faisaient  
Régressaient. De plus

Mal. La durée des  
Jours plus courte C'est-à-dire

Durée  
Jours

Dure

Courte régressaient  
Des jours. De plus



# **Liminaire au jardin**



*Ouvrons une série que nous intitulerons « A quoi bon ? », sachant que le monde tourne. Chaque mot, chaque espace de tels textes serait destiné non plus à évoquer mais à simplement rappeler au lecteur tant qu'à l'auteur de ces lignes la rotation du monde autour de lui.*

15.06.94

Les ondes de la radio resteront brouillées toute l'après-midi et peut-être au-delà, peut-être parce que la maison où je vis, depuis plus de vingt ans (et même beaucoup plus) est située dans un bassin, peut-être parce que l'émetteur de la radio que j'écoute, une radio nationale qui diffuse à longueur de temps une musique d'orchestre, ancienne ou moderne, le plus souvent classique, est faible. La plupart des gens que je connais et qui écoutent la radio se plaignent de mal recevoir cette station, pour des raisons bien différentes, d'ailleurs. Et parfois ils ne s'en plaignent pas mais ne peuvent s'empêcher d'en parler, de m'en parler, sans doute parce qu'ils savent, mieux que moi, que j'écoute beaucoup cette station, qu'avec elle je suis comme un jeune garçon amoureux qui essaierait d'obtenir un rendez-vous avec sa bien-aimée. Et c'est le vent qui la ferait fuir ? Le vent ?

Le problème est plus ennuyeux qu'il n'y paraît. Ce n'est pas tellement que j'aime à écouter la radio, ou cette radio en particulier. Le plus souvent, c'est l'occasion qui l'exige. Si l'on écoute la radio, ce n'est que rarement parce qu'on sait qu'une émission, à telle heure où l'on est disponible, aura pour nous un intérêt particulier ; c'est plutôt par le biais d'une désaffection de tout l'individu à l'égard de la musique qu'il écoute. C'est le fait d'un événement grave ? J'aime spécialement à écouter à la radio une musique grave.

On ne voit pas, d'où je suis situé, dans le jardin de la maison qui fut bâtie voici bientôt un siècle et devant laquelle je tue le temps,

la rue sur laquelle débouche l'allée principale, dont les tôles, les planches vermoulues (qui font désormais partie intégrante du sol) et, selon les saisons, la boue ou la terre dure, qui forment son dallage, mènent, à travers une confusion de plaques de métal, de câbles électriques mêlés et une végétation dense, acharnée, ici apprivoisée et là non, à la porte d'entrée de la maison, signalée par un enchevêtrement de bois et d'acier, de matériaux intermédiaires, près de moi, presque derrière moi, (on ne voit) pas même les voisins ni les jardins exotiques qu'ils se sont composés ou que leurs prédécesseurs, les anciens possesseurs ou locataires de leur demeure (qui sont morts, le plus souvent, ici) ont composés et qu'ils ont gardés en l'état.

Une tasse de café

un verre à pied, au fond duquel se reflète un peu de menthe, d'un vert qu'on n'oserait dire tentateur

un paquet de feuilles à rouler, dont le volet protecteur, sous l'ombre duquel sèche une feuille isolée, peut-être la dernière, tremble sous le vent, déchiré à sa moitié, rendant (on se l'imagine) incompréhensible la publicité imprimée à l'intérieur

un poste de radio, qui diffuse en permanence de la musique classique

une peluche jaune et bleue, au museau entouré de toile rose scintillante

un briquet

blanc

deux coudes

une tête

un corps mince vêtu de blanc et de noir, humain, au poignet duquel se déplace un stylo à bille noir, sur la nappe de toile aux couleurs claires et dont les formes représentent des fruits exotiques, une lignée de perroquets et une luxuriante nature sur la table toute ronde

la table toute ronde, au sol (recouvert d'herbes irrégulières, parfois à nu, dévoilant de la poussière)

la terre extrêmement sèche et de petits morceaux de métal ou bien du fil de fer

A présent, on parle dans le poste de radio. Des voix différentes se succèdent, qui informent, expliquent, justifient et s'évanouissent tour à tour, sous le coup d'une même phrase musicale qui interrompt chaque moment après une longueur de temps qui paraît équitable.

Soudain, une femme parle et je la reconnais. Voici trois jours et peut-être plus (c'était samedi) je l'ai entendue déjà, sur cette même station, dans le cadre d'une émission qui m'a toujours paru être une émission-marathon parce qu'elle dure généralement trois heures, consacrée cette fois à Jean-Philippe Rameau. A présent, elle commente un concert consacré à des compositeurs méconnus de la Renaissance. Sa voix et son intonation sont remarquables, en effet, parce qu'ils trahissent ou feignent une certaine désinvolture, une aisance familière à l'égard du répertoire qu'elle pratique, jusqu'à le dépouiller de toute solennité en quelque sorte, pour le rendre proche de nous.

A présent au-dehors  
à présent au-dehors du jardin  
et puis à l'intérieur  
ne surtout  
rien attendre rien dire  
penser  
évacuer certaines pensées  
remplacer les pensées mortifiées  
sur un lit  
un lit aux draps bleus à l'édredon blanc  
aux couvertures jaunes, bleues et rouges  
remplacer les lieux, inverser les situations  
écarter le danger  
s'éloigner de la petite route qui ne mène pas quelque part  
s'identifier à quelque part  
puis à autre part, ainsi de suite

A travers le carreau de la fenêtre, on perçoit difficilement le paysage de jour qui s'affaiblit ou se transforme lentement (on n'est encore qu'au tout début du long déclin) en grandes masses opaques plus ou moins contradictoires, en raison des rideaux qui filtrent la perception de la lumière, pointillant de blanc les toits des maisons qui émergent au-dessus du garde-fou et forment un écran paradoxal vis-à-vis de la lumière : déformant, scintillant et macabre.

/.../

La nuit n'est pas – on ne voit rien.  
La nuit – on ne voit rien là-  
dessous – on ne voit rien ici-  
bas – ici la nuit n'est pas.  
Je ne te vois pas repartir.

Deux fauteuils et une chaise sont alignés et sur la chaise quelqu'un s'est assis.

La chaise de métal fait face à une table.

La table est ronde, drapée d'une nappe synthétique, pâle.

La table est percée en son centre d'où s'élève la barre de métal léger, peut-être d'aluminium ou bien de plastique, du parasol parfois ouvert.

Quelqu'un s'est assis à cette table, sur la chaise qui lui faisait face, sur l'une des trois chaises qui font face à la table, sur l'une des quatre chaises qui l'entourent, dont l'une a été déplacée tout près de l'allée et de la vasque aux bégonias et aux fleurs orange-bleu ; quatre chaises dont l'une, équidistante de la table et de la vasque, semble réduire, du fait d'une illusion d'optique et d'un défaut de perspective, la distance qui les sépare, et par l'espace qu'elle occupe et par la ressemblance des formes de la table et de la vasque, toutes deux circulaires.

On a posé sur la table une tasse noire remplie de café, un paquet de tabac dont plus de la moitié du contenu a déjà été consommé, un briquet blanc et un autre rose et du papier à cigarette est tombé en petites boules froissées du paquet de cigarettes. Un peu de tabac frais et filandreux s'est déversé sur la table dont la nappe s'est peu à peu recouverte de petites taches brunes comparables aux symptômes d'une maladie sans nom, imaginaire, que l'on observerait se développer, sur une table dont la nappe a des couleurs trop fades, des formes trop précises, une blancheur trop chargée de symboles.

C'est au niveau de la vasque que se divise l'allée qui mène de la grille séparant la maison de la vie extérieure, de l'animation des rues, des demeures que l'on peut entendre dans tout le quartier, à la porte d'entrée qui donne presque directement sur la cuisine, à part le sas que l'on doit traverser avant de se sentir vraiment à l'intérieur, un chemin qui passe entre la table de jardin et le bassin, pour se terminer au pied d'une cabane composée de parpaing et de plaques de plâtre et devant laquelle se superposent au regard une grille verte de lames d'un bois léger qui s'enchevêtrent et une bétonneuse, plus très neuve puisque la peinture rouge qui la protégeait de la rouille s'est désagrégée pour une bonne part ou a été recouverte de ciment et de plâtre mais ce petit chemin est barré par l'un des deux fauteuils qui fait obstacle, par une brouette de bois remplie de fleurs, des bégonias, et parce qu'il n'a pas été durablement inscrit dans le sol et que la recrudescence des herbes jamais tondues l'a englouti en quelque sorte.

De temps à autre, irrégulièrement, le vent souffle plus fort.  
Le ciel paraît se couvrir, les nuages tout à l'heure rares se font plus denses et gagnent en présence.  
Et la température du vent semble plus basse que tout à l'heure. Le climat, d'une manière générale, semble s'être durci.  
Et l'on voit, dans un coin du ciel (quoique le ciel n'ait pas de coins) des oiseaux voler anormalement vite, dans la direction du vent.  
Mais le vent tombe et les nuages se déplacent et découvrent le soleil et la température ambiante gagne presque immédiatement et perceptiblement en chaleur ; il fait chaud de nouveau, les éléments du jardin retrouvent leur luminosité.

La personne qui s'était installée à la table de jardin a fait un mouvement, s'est emparée de la tasse de café, a bu le fond de café froid qu'elle contenait, a reposé la tasse, s'est levée, est partie en direction de la cuisine où elle s'est arrêtée, en face de l'évier, du lavabo, avant de se retourner (songeuse ?), de faire quelques pas vers un placard qu'elle a ouvert pour en tirer un verre large et aux parois épaisses que, revenue au lavabo, elle a rempli d'eau, après l'avoir laissée s'écouler au robinet une petite minute durant laquelle son doigt perturbait le jet rapide et régulier de l'eau, afin que la personne puisse juger de sa fraîcheur effective, un verre qu'elle a ensuite amené à la table de jardin où, installée de nouveau, elle a pu enfin boire.

« Ne m'accusez pas de vouloir à tout prix conférer une vie à des objets qui n'en ont pas en propre, qui existent simplement. Je les regarde vivre. Je puis alors dire : j'existe simplement. »

J'existe simplement  
Je ne nie pas --- j'existe  
Je ne porte pas de nom  
Je ne fais rien --- j'existe  
Je ne me dénombre pas, ne symbolise rien  
Je ne reflète rien : je ne suis  
ni opaque ni translucide ou même transparent  
ni clair ni sombre  
ni singulier ni multiple ni fragile  
ni rien non mais  
j'existe  
je ne suis pas, comme qui dirait, coup-ci, coup-ça  
je ne m'envole pas  
je ne respire pas --- j'existe  
simplement --- j'existe  
je n'exige rien

« Veuillez croire que j'écris, que je me livre à une expérience de l'écriture, que le résultat, en somme, n'a en rien l'importance du projet qui le recouvre, que je n'escompte même pas préserver, sauvegarder comme on dit, une parcelle de ce que j'aurai vécu en écrivant, parce que j'ai envie de dire, tout en sachant que cela n'est pas vrai, qu'il ne s'agit pas pour moi d'écriture, de projet littéraire. »

« On sait que la folie est une ambition littéraire, qu'il en est d'autres et qu'il est peut-être des écrivains ou des poètes qui n'en ont pas et d'autres qui sont déjà fous, c'est-à-dire enfermés. »

« On peut définir des projets très précis, d'autres très vagues. On peut imaginer la littérature comme une science statistique de l'enfermement. »

« On peut accorder de l'importance à la littérature et l'on peut l'estimer ; on peut estimer l'importance exacte de ce que produit en écrivant ce bonhomme attablé dans un jardin tandis que se précipitent les événements mondiaux, qui peuvent aboutir demain à un conflit mondial, nucléaire, tandis que se joue sous lui sa propre vie par l'intermédiaire du réseau de ses proches et de ses connaissances et dire : oui, cela est de la plus haute importance, cela signifie que si la Terre était fissurée de part en part et que la plupart de ses habitants s'étaient engouffrés dès les premiers séismes dans des brèches ouvertes, à cause de l'explosion d'une bombe quelque part, suivie d'autres explosions dans l'heure, dans les jours qui suivent, tandis que le reste de l'humanité serait déjà réduit à l'état de cendres, il resterait encore quelqu'un ; tout rentrerait dans l'ordre, en équilibre, si l'on peut parler d'équilibre (et l'on peut en parler) de notre temps ; il resterait quelqu'un pour lire.

Personne virtuelle, pas hypothétique. »

Où je reste près d'une demi-heure assis près de la chaise sur laquelle j'étais installé jusqu'alors, en tailleur à présent, à regarder plier l'herbe dont le vent déforme les brindilles et aplatit les mottes, ou encore à la dépiauter sérieusement, est-ce là une expérience de l'écriture ? Je ne me compare pas à une chaise. Pourtant, tout à l'heure, notre vieille chienne est passée à côté de moi, s'est arrêtée un instant et m'a considéré comme elle l'aurait fait d'un objet nouveau, posé sur son chemin, étranger au jardin.

On voit à peine les feuillages qui entourent le jardin.

17.06.94

On voit à peine le toit de l'atelier qui jouxte le jardin, à travers les feuillages des arbres du fond du jardin, des plantes grimpantes entrelacées aux poutres du portique qui ouvre l'allée, de la maison, de certaines plaques de métal posées entre le mur de brique rouge, du rideau de rosiers qui longe l'allée pratiquement jusqu'à la grille, tout au fond du jardin, qui le ferme et qu'on ne voit presque pas non plus, dont on ne perçoit qu'un poteau peint d'une couleur grise mate, une couleur qui lui confère, dans le cercle quasi parfait de verdure où il s'inscrit et que traversent également deux branches ou deux feuilles ou deux tiges d'une plante verte très rigide, qui diffèrent de lui en ce que, par leur souplesse, le vent les infléchit, les mouvemente, tandis que le poteau reste fixe et que sa teinte grise se maintient.

Une brouette toute en bois, exceptée la roue, cerclée d'un pneumatique gris anthracite, tacheté de blanc avec, en guise de conteneur, une caisse remplie de fleurs, certainement des bégonias.

Plus loin, une autre brouette en métal celle-là d'un vert de végétal, presque à la renverse et qui contient encore de la terre, de gros morceaux de terre qui tombent de la brouette.

S'éloignant,  
les barres de métal asphyxiant,  
les toits de lave et de fumée,  
les murs opaques les fenêtres,  
le vacarme des voitures accidentées,  
les corps des voyageurs attrapés au hasard,  
l'accident, le lieu de l'accident,  
ses instruments et ses otages

La radio imite le bruit des vagues de la mer. Quelqu'un, une personne qui s'est installée à une table de jardin, s'étonne de voir cette boîte noire trouée et métallique produire ce bruit comme si l'on cherchait ainsi à ce qu'un poste assure à lui seul la mer.

On pense à la mer, aux vacances.  
Lorsqu'il fait beau, on y pense, c'est bien normal.

On pense à la mer, à la montagne, aux petites villes et aux villages de province, aux champs, aux plaines et aux forêts que l'on traverse en voiture, où l'on s'arrête, où l'on vit pour un temps. On pense au jardin de banlieue qu'on ne quittera de tout l'été, que l'on a décidé d'occuper tout l'été.  
Une centaine d'après-midis à cette table à écouter la radio imiter la mer  
Dont le grésillement n'évoque pas même ce qu'il est.

Puisse la journée s'achever.  
J'en connaîtrai d'autres qui seront tout aussi réjouissantes.  
Puisse le jour faiblir et bientôt disparaître.  
J'ai mon lot de bonheur.  
Du moins, je veux dormir, je me sens rassuré.  
On n'est pas rassuré mais à présent, c'est ainsi, je ne crois plus  
pouvoir goûter quoi que ce soit.  
Je vomirais.  
Je me tiendrais malade à côté de la porte à compter des nombres  
que je donnerais comme des noms aux herbes que je foulerais de  
mes genoux ou à côté desquels je resterais comme de glace,  
simplement rassasié.  
Je me ruerais dans la chambre et je dormirais.

On pourrait trouver une combine littéraire selon laquelle écrire ne serait-ce qu'un mot, un mot irréfléchi, rapporterait plus d'argent et de gloire à son auteur que n'importe quel autre métier.

Deux heures enfermé dans une cave  
avec un poste de radio qui jouait de la musique classique.  
Un musicien et un haut fonctionnaire  
A l'étage supérieur, leurs ravisseurs.

On ne devient pas fou en écrivant. On alimente sa névrose.

Renoncer.

Ou renoncer à renoncer et se résoudre à jouer sur de vieilles  
valeurs décousues et qui ont fait la preuve de leur inefficacité.

Remplir ce cahier comme s'il était le garant d'une certaine posture  
morale franchement établie.

Abnégation qui ne mène qu'à soi, processus complexe aux calculs  
excessifs, immédiats, sans lendemain.

Jamais le lendemain  
n'a eu si peu de place pour s'asseoir.

Je le regarde oui je le regarde.  
Je ne pense pas à lui

Je suis dans un jardin.  
j'écoute la radio.

/.../

Des livres sur la table de jardin  
des livres pour tuer le temps  
Il en est d'autres qui voudraient tuer le temps !

/.../

La faculté de vision est composée de cadres dont elle recèle les  
propriétés. L'enfermement est le propre de l'œil.

Le témoignage du présentateur d'une émission de jazz à la radio. A peine arrivé, on interrompt le morceau de Pat Metheny. Une voix féminine annonce son arrivée et l'interroge : « Vous étiez où ? »|

« C'était étrange, répond-il, j'étais dans ma voiture. J'écoutais a radio en pensant qu'à cette heure, c'est moi qui aurais dû être en train de parler dans le poste que j'écoutais et qui jouait une musique que j'aurais dû programmer et c'est comme si j'avais été à ce moment dédoublé et absent de moi-même. »

18.06.94

Une chute nullement brutale mais une explosion silencieuse.

Un parterre de fleurs.

Un marche-pied, un terre-plein.

Une brouette, des cageots et une bétonneuse.

Une gouttière, un poteau électrique.

Des rosiers.

Des feuilles de menthe.

Le vent (dont l'existence est soumise à la légèreté et à la souplesse des choses).

\*

Pour la première fois depuis quatre jours que je suis attablé dans ce jardin j'aperçois chez les voisins (personnes indéterminées : je ne les connais pas) la silhouette d'une femme qui se faufile entre deux arbres, disparaissant aussi vite qu'elle n'était apparue.

Lorsque je suis sorti hier j'avais un plan précis en tête. J'irais à la poste retirer de l'argent, puis j'irais à la librairie. J'y ai acheté un livre de Georges Perec, d'ailleurs. Un de ses premiers romans, je crois.

A mon retour, je remarquais une lumière rouge sur le répondeur. J'ai écouté le message et je suis retourné au jardin. Ce n'est que plus tard dans la soirée que j'irais à la cabine téléphonique située dans une rue voisine, à l'angle, en face d'une résidence dont on a refait la grille récemment, afin de joindre la personne qui avait appelé en mon absence.

La cabine téléphonique où j'ai poursuivi une conversation de cinq minutes puisque deux unités ont été décomptées de la carte que j'ai en ma possession et sur laquelle Simone Signoret ressemble à Marilyn Monroe ou à Greta Garbo, cette cabine est extraordinaire à mes yeux. J'ai développé à partir de sa seule existence et sans même m'en rendre compte toute une mythologie. J'imaginai par exemple que les habitants de la résidence en face de laquelle est installé l'appareil ne possèdent pas le téléphone chez eux et n'envisagent même pas d'en faire l'acquisition, puisqu'ils bénéficient d'un téléphone public à deux pas de chez eux !

Une cabine en tout point prodigieuse, dont l'histoire est émaillée d'incidents extraordinaires, dont j'ai parfois été le témoin direct et dont je ne connais cependant que les épisodes les plus fameux.

Je ne vois qu'un morceau de ciel à cause du parasol qui est au-dessus de ma tête. Je puis donc regarder, en tournant la tête sur ma gauche ou sur ma droite, ou en me retournant complètement, trois morceaux de ciel, trois des quatre coins du ciel. S'il n'y avait pas cet arbre devant moi, le toit de la menuiserie dont on aperçoit les tuiles et les maisons en face (on les devine seulement), si encore il n'y avait pas toute cette terre sans laquelle il n'y aurait vraisemblablement pas de ligne d'horizon, on verrait que le ciel n'a pas de coins. Mais il ne me serait pas plus difficile de m'orienter. Je n'ai pas de problèmes de ce côté-ci.

Attendre le bus un dimanche au commencement d'une longue après-midi d'été. A quelques mètres de la station elle-même.

Assis sur des dalles surélevées qui protègent un parterre de fleurs.

Sous un soleil extrême à cette heure, en cette saison.

Entouré de gens très différents les uns des autres qui eux aussi attendent un bus, certainement pas le même.

Des gens qui se sont abrités à l'ombre sous le toit de la station et qui se sont assis ou sont restés debout.

Des gens qui se sont éloignés, peut-être pour ne pas se donner l'impression de trop attendre, et qui se sont adossés aux arbres qui bordent la route ou même qui ont été s'asseoir plus loin, sur les marches d'une esplanade par où on accède au métro.

Régulièrement des voyageurs arrivent du métro et une partie s'arrête pour attendre le bus. Ils considèrent ceux qui sont déjà là, sans leur accorder trop d'importance. Les autres s'égaillent en ville.

Un bus arrive. Certains montent à l'intérieur, prennent des renseignements, oblitèrent leur titre de transport et vont s'asseoir ou gagnent un coin du bus ou, dressés près de la sortie, ils gesticulent impatiemment (et soucieux de montrer leur impatience) jusqu'à la station qui est le terme provisoire de leur voyage.

D'autres continuent d'attendre. Ils seront rejoints par le flux régulier de ceux qui sortent du métro.

Jusque tard dans la nuit. Jusqu'au dernier métro et jusqu'au dernier bus, leurs effectifs se renouvelleront.

20.06.94

Quel sens donner à la pornographie ? Est-ce que mon histoire vous semble pornographique ? Est-ce qu'une notion est ou peut-être jugée telle ? Est-ce que l'histoire d'une croyance, d'un amour, peut-être jugée telle ? Est-ce que la distorsion sonore imposée par la radio à une pièce orchestrale dont les effectifs sont composés de nombreux cuivres omniprésents tout au long de la représentation et qui tendent à parodier le Grand Orchestre est pornographique ?

Je ne pose pas la question au hasard. Je suis gagné par une obsession critique.

Un tonneau de plastique bleu.  
Une poubelle vide.

Un autre tonneau bleu à l'arrière-plan : plus arrondi que l'autre et d'un bleu plus profond, bleu marine ou bleu nuit.

Rien ne s'échappe de la poubelle renversée, ce qui donne à croire qu'elle est vide.

Les tonneaux doivent être vides eux aussi car le vent, dont les rafales ne sont pas si intenses, les déstabilise régulièrement.  
On croirait voir les poubelles renversées tourner sur elles-mêmes.

Une poubelle dont les parois de plastique sont à l'imitation des lattes de bois d'un tonneau à l'ancienne.

Il y a une certaine recherche esthétique dans cette poubelle. A moins qu'il ne se soit agi pour ses concepteurs de lui donner une forme qui justifie pleinement son statut de poubelle, ce qui paraît plus probable.

Cette hypothèse tendrait à remettre en question l'affirmation d'une recherche esthétique dans la conception de cette poubelle ; elle ne la réduirait pas à néant pour autant.

Certes, ce modèle particulier a été produit en fonction d'une forme stéréotypée qui évoque, aux yeux de tous, la Poubelle idéale, pas universelle mais collective et dont le modèle est largement répandu dans le monde.

Mais ce stéréotype, qui fait que chacun aujourd'hui peut reconnaître une poubelle en dépit même de la prolifération des conteneurs distribués par les services municipaux de presque

toutes les communes de France, lesquels, par leur forme spécialement étudiée, facilitent et rationalisent le travail des éboueurs (puisque ces conteneurs sont adaptés aux camions-bennes et sont dotés de roues qui permettent un transport rapide de charges plus lourdes qu'une poubelle traditionnelle et qu'ils permettent le traitement d'un volume plus important de détritrus), ce stéréotype a certainement bénéficié lors de sa conception d'un soin proprement esthétique, dès lors qu'ont été réglées les questions pratiques liées au chargement et au déchargement des ordures.

Des mouches dans la chambre  
Des mouches dans la salle de bain  
Des mouches dans le couloir et  
D'autres mouches dans le salon  
Des mouches dans la cuisine  
Dans l'escalier Et dans le vestibule

Près des vitres  
Près des lustres  
Près du sol Au mur  
Aux quatre coins de la pièce  
Au centre Aux quatre coins de toutes  
les pièces

L'enfermement  
Le vol inextinguible d'un retour sur soi  
inimitable sans arrêt

Crevasion des mouches  
Écrasement des mouches

Observation des mouches  
Passivité devant les mouches

Les mouches les fenêtres

Les mouches (leur mobilité extrême, illimitée dans un espace rétréci)

« Veuillez comprendre pourquoi je ne reste pas à l'intérieur. J'en ai assez des mouches. La sensation d'enfermement a gagné en intensité ces jours derniers. »

Écouter Monteverdi à longueur de temps pour accéder à une conception de la musique radicalement neuve.

\*

Et vivre la même chose ? Vivre comme on a vécu, dix ou cent mille ans ? Pas mal, dites-moi... et que serait votre choix ?

Moment d'extrême lucidité, peu de liberté  
Mais nécessaire pour le sentiment de la libération  
Moment où l'on est installé, où l'on ne lit pas quelque chose  
Ou quelque chose ne n'ait pas mais se flagelle

Grande incorporation  
Rétine avilie  
Membres pincés

Et l'on  
croirait  
voir

s'interrompre

s'inter-

rompre...

Poème mort, tu parlerais avec bonheur de la liquéfaction de la conscience.

Ton réconfort est pieux, il me fait peur.

Je ne le conçois pas. Je ne le conçois pas.

Je ne le conçois pas.

Par l'œil, on perçoit des dizaines de livres empilés.

On les regarde, on observe plus précisément, en y apportant toute sa science, les formes que distraitemment on leur a donné. On ne sait pas si c'est bien soi, au fait. Ce sont les formes elles-mêmes qui importent alors.

La chute immobilisée d'un ouvrage dont plusieurs feuillets sont séparés (et certains ont précédé le volume), à présent tout cela est retombé mais comme la fenêtre est ouverte et le plafond troué en différents endroits, un courant d'air complexe traverse la chambre, les feuillets semblent sur le point de poursuivre leur cheminement à même le sol.

Alors que la clarté du jour s'amenuise. Je me rends compte de la fragilité de toute situation.

Et l'on entend de drôles d'oiseaux qui sifflent presque à tour de rôle, parfois en même temps et souvent après de longs silences concertés.

Les regards que j'avais étaient plutôt cruels.  
Les coups que je portais étaient plutôt violents.  
Ceux que je recevais n'étaient pas si bénins.

J'écoute désormais une cantate  
composée voici trois siècles.

Il vient, le temps des grandes explications, des ultimes réparations. Il vient et l'ordre sera bientôt rétabli. La vérité sera mise sa place et

l'on disposera les gens autour.

Il y aura du monde, on peut le garantir, le gratin et la lie.

Je cherche un papier dans ma poche, un papier administratif d'une importance relative, qui me garantirait du moins pour un moment une certaine tranquillité si je le retrouvais et si je pouvais l'envoyer dans les délais requis à l'agence compétente en la matière. Je cherche un papier jaune un peu froissé, un peu abîmé sur les bord, que je croyais avoir logé dans le portefeuille que je laisse en permanence dans la poche intérieure de la veste noire, grise ou bleue que je choisis pour sortir, en fonction du climat principalement. Il ne s'y trouve pas. Je porte des regards hâtifs autour de moi, espérant le voir dans un coin, sur un meuble ou au sol, croyant pouvoir me souvenir, au vu d'un tiroir ou d'une pile de documents négligemment entassés çà et là, d'un endroit oublié où j'aurais pu le déposer (si j'ai été victime d'un geste machinal dont je pourrais me souvenir furtivement). Je cherche l'illumination.

Ne pas se laisser enfermer  
Ne pas même se laisser voir

Une jeune fille tente d'ouvrir une porte sans y parvenir.

Mais la porte reste fermée.  
Plusieurs personnes passent sans prêter attention à elle.

Regard déterminé de l'étudiante au moment où, sans doute, elle se dirige vers le tableau mural où sont affichés les résultats des derniers examens nécessaires à l'obtention de son diplôme (un diplôme de deuxième cycle).

Une autre, au visage rond, pointe le regard sur sa gauche, vers le plafond. Elle feint ostensiblement une certaine distraction, comme si elle était extrêmement préoccupée.

Trois portes alignées au mur. Trois poignées de porte.

Je n'aime généralement pas écrire sur les dernières pages d'un cahier. S'il s'agit de notes rapides destinées à être exploitées ultérieurement, cela ne me dérange pas. Mais s'il me vient l'envie de me laisser aller à des divagations, dont je ne sais si elles s'épuiseront au bout de quelques lignes ou si elles promettent de s'étendre sur plusieurs dizaines de pages (ce qui, toutefois, est très rare), alors je me sais limité et la connaissance de cette limite (qu'il ne me reste que deux ou trois pages à remplir) me perturbe, m'inhibe. L'espace réduit de ces deux ou trois pages est tout ce qui occupe mon esprit. J'en profite généralement pour porter un regard sur ce que le cahier contient, pour lui adresser un salut et parfois des remerciements, comme s'il s'agissait d'un être humain avec lequel j'aurais beaucoup partagé et qu'il me faudrait désormais quitter, comme si, à travers ce cahier particulier, c'était tout un mode d'écriture que j'abandonnais alors que, bien souvent, mes cahiers ne sont soumis à aucun projet, qu'ils ne sont jamais homogènes, bien au contraire puisqu'ils sont fréquemment les témoins de ruptures parfois radicales dans mon écriture.

Je n'ai rien de plus à dire.

# Intermèdes



Nous avions en ce temps  
De beaux draps bien pliés  
De couleur rouge de  
couleur noire couleur bleue  
Et nous les étendions  
Sur l'herbe l'herbe sur  
le sol le sol était plat  
le pli des draps ne se  
voyait pas ne se percevait  
pas les draps passaient  
inaperçus on regardait  
l'herbe les draps parfois  
le sol à nu le sol  
plus aride que là-bas  
plus sec qu'ailleurs, plus  
composite, plein de sel  
le sel attiré par les  
draps, les draps collés au sol  
nous ne les regardions pas.

Des voix, des voix, des voix !  
Je n'en puis plus de les entendre  
Et cependant la mienne, l'autre  
etc. Mais je n'ai pas d'avis  
Je ne critique, je ne désire  
pas le bien, pas le mal, j'ignore  
Ce que je puis entendre, inactuel

Il s'agit de poser sur la table une tomate,  
d'aiguiser un couteau,  
de découper en fines tranches la tomate,  
rapides pour ne pas les vider de toute leur eau,  
de les confondre aux autres aliments,  
d'entamer le repas  
et l'on voit des rondelles flasques  
quasi glauques sur lesquelles semblent  
être inscrits des mots  
(et en effet on parle ici).  
On parle d'immortalité à table.

Une pile de livres devant moi  
Sur le dessus : *Histoire d'O*  
En-dessous, une série de dictionnaires.  
Plusieurs volumes d'une même publication.  
Des ouvrages anciens, un paquet de tabac.  
Pile de livres et paquet de tabac.  
Pile haute de quarante centimètres environ.  
Paquet de tabac ouvert et qui déverse son tabac.  
Paquet ouvert, devant la pile de livres, sous la lumière  
tremblante,  
Dont le scotch qui permettait en principe de le refermer est  
détérioré  
N'est plus qu'une présence rouge dans le tableau,  
Posée sur l'*Histoire d'O* orange et jaune,  
Gouttant sur le noir des volumes du dessous,  
Des pages mais on ne les voit pas  
Et des plis et le morceau de mur qu'on ne voit pas.

Et le désordre au sommet de la pile,  
Le tabac devant la pile  
Qui sèche et dont la poudre tombe peu à peu,  
A la mesure des déplacements qu'on lui inflige,  
Au fond du paquet presque neuf pourtant.

On l'aura libéré au bénéfice du doute.  
Il était en cavale depuis une heure.  
Il avait déjà traversé plusieurs villes  
Et des forêts Et des montagnes.  
Mais à ce qu'il paraît, il lui semblait aller très, très lentement.  
Au bénéfice de ce qu'il y a de pire.  
Au bénéfice de sa propre négation.  
On l'aura protégé, on l'aura libéré.  
Projeté libéré, on aura enfoncé des clous en biais dans son crâne,  
Tapant sur le haut de la tête,  
Le protéger, et l'on réunissait des conclaves.  
Réunir, ce n'était pas une épreuve difficile.  
Projeter  
Ce gendre méchant relaxé sans sentence.



## **Morceau de temps**



Morceau de temps !

Car cela fait un sérieux morceau de temps que je (l'on) n'avais pas écrit sur un cahier de si petit format, un cahier quadrillé de carrés bleus et dans cette université, qui plus est.

Me voici de retour. Deux ans après, et l'on (je) peut dire que mes plans ont sacrément bien fonctionné.

Depuis, je me suis acheté ce cahier. Et tout va bien.

J'ai été ce matin - et pas l'on - au secrétariat d'anglais de l'université où j'ai affirmé ma volonté de m'inscrire à nouveau après deux années d'absence. On m'a envoyé dans un autre bureau et dans ce deuxième bureau on m'a dit de retourner au premier bureau mais pas avant jeudi (et quel jour est-on aujourd'hui ? Lundi, je crois).

Ce n'est pas entre-temps que je reste ici. Je ne crois pas que je demeurerai ici jusqu'à jeudi, faisant fi de la fermeture des portes le soir à onze heures, comme tous les autres soirs. Je reste ici, en attendant l'ouverture d'un concert qui se tiendra dans l'amphi X, ici même, où se jouera de la musique iranienne. Et quoique cette attente complique mon emploi du temps, j'entends y assister, à ce concert.

Je suppose qu'il sera d'une importance capitale pour le reste de mon existence.

En attendant, je suis allé faire un tour au département de musicologie. J'y ai appris de belles et intéressantes choses. Antoine Bonnet en personne y prodigue ses cours, et d'autres encore.

Et puis j'aurais voulu me rendre à la bibliothèque pour y lire ou y relire quelques ouvrages qui voici 3, 4 ans, avaient éveillé

mon intérêt – mais la bibliothèque restera fermée jusqu'à 13 heures.

Tous ces horaires m'écœurent un peu - me donnent le tournis. Ce que je veux faire, pour l'heure (puisque'il n'y a que celle-là, en fin de compte, si l'on se tient devant la mort possible à tout moment, c'est assister à ce concert, en fait. Y assister dans des conditions favorables.

Mais il n'y a pas foule, de nos jours, pour assister à des concerts de musique iranienne.

Rien n'a changé, ici, en l'espace de deux ans : des cursus ont été modifiés de nouveaux bâtiments ont été construits mais pour le reste (et qu'est-ce que le reste ? Un substrat dont l'analyse s'avérerait fastidieuse et, j'imagine, stérile), je crois que nous y sommes toujours. Les étudiants sont toujours les étudiants. J'ai cru en reconnaître deux, tout à l'heure, mais je me suis trompé. Finalement, ce n'était qu'une impression fugace.

Et toute l'université n'était qu'une impression fugace.

Plus tard, le même jour, au même endroit, c'est-à-dire dans le hall au premier étage de l'université, assis près d'une colonne, je décide ou non de reprendre mes activités journalières, presque journalistiques.

Presque.

En fait, il ne me conviendrait pas de faire le journaliste. Je n'ai aucune réalité à rapporter. Je ne saurais parler que d'un concert, et presque avec honte, tant il me déplaît d'écrire comme je le fais sur la musique. Parler de musique du désert, par exemple, m'est désobligeant, même si je trouve là une expression, la seule possible, obsédante, de ce qui fut entendu, vers une heure de l'après-midi, aujourd'hui même. J'essaie de me convaincre. Bien sûr, il s'agissait de musique iranienne, avec de longs passages comme de vastes étendues modifiées par d'irrégulières (calmes) dunes.

Il y aurait beaucoup à dire également sur le ney, cette flûte que l'on trouve tant au Maroc qu'en Iran, sur le souffle particulier à cet instrument, un souffle quasi autonome de la mélodie jouée et encore sur la sonorité contrastée du ney, couvrant deux registres différents, l'un grave, l'autre plus aigu mais doux, adouci même par le souffle qui est constant dans le jeu du ney, et qui lui confère une vie pleine de richesse, de sorte que l'on pourrait ne jouer qu'un son : sa richesse interne pourvoit à l'ouïe.

Des pensées subversives me sont venues à l'écoute de cette musique et j'ai, un moment, haï la musique de tradition occidentale pour la castration qu'elle a infligé si longtemps au timbre et au rythme (à la durée), rendant les sons artificiellement purs, polis mais finalement appauvris eux-mêmes, aménagés en vue d'une exploitation principalement mélodique et les rythmes neutres, asservis eux aussi au traitement toujours privilégié des hauteurs.

Chaque musique (presque, peut-être) a sa (ses) richesse(s) et le musicien, selon sa tradition, opère les choix qu'il juge nécessaire à l'enrichissement, à la perfection de sa musique.

Il me semble avoir une vision très claire, très naïve aussi, très schématique peut-être, de la musique de ce début d'après-midi. J'aimerais répondre, mais la question qui m'est posée c'est celle de donner à la basse électrique la possibilité d'exprimer sa propre sonorité, de la mettre en valeur par les plis érotiques qui s'imposent. Qui sait si je réussirai ?

La question se pose peut-être autrement. Qui sait comment j'en viendrai à échouer, à m'échouer ? Peut-être en cessant brusquement toute recherche, en laissant à l'abandon une bonne fois pour toutes ce gros tas excentrique de papier mal griffonné, de bandes magnétiques...

Entrer    Sortir

- Vous n'êtes ici que pour un temps.
- Laissez-moi vous montrer le lieu dont vous ne pourrez pas sortir.

\* \* \*

Je ne peux pas, je ne veux pas sortir d'ici.

Qui va se pendre ?  
Quand et où va-t-on se pendre ?  
Et quelle corde utilisera-t-on ?  
Est-ce qu'on a demandé une autorisation spéciale pour se pendre ?  
Obéit-on à une injonction particulière ?  
Suit-on le juste cours des choses ?  
Est-il bon que l'on se pendre ?  
Est-il bien de se pendre ?  
Y a-t-il une situation qui justifie que l'on se pendre ?  
Est-ce bien soi que l'on veut pendre ?  
Avec quoi veut-on en finir ?  
Est-ce soi ou le monde que l'on veut quitter ?  
A-t-on une destination particulière à l'esprit ?  
Désire-t-on retrouver quelqu'un ? Et dans quelles conditions ?

## Les mouches (suite)

*(Suite cérémoniale, I)*

Des mouches sur mes pieds  
Des mouches sur mes bras  
Des mouches sur mes joues

Sur mon nombril  
Sur ma poitrine  
Sur mon nez et sur mon front

Des mouches par dizaines piétinent mon bas-ventre  
Et quelques mouches volettent au-dessus de mes lèvres  
Et des ailes de mouche battent très près de ma langue qui  
s'étire

Mouche morte à mes côtés, flottant sur le bord d'une tasse  
pleine de café  
Et qui me fait penser à une mouche noyée dans l'assiette de  
viande de bœuf que j'avais à manger ce midi  
Tandis que voletaient autour de leur congénère, sans se  
soucier  
d'elle, trois mouches rapides  
Comme obligées à tourner autour de l'assiette que je ne  
pouvais, que je ne devais pas quitter des yeux  
Immobile devant ces mouches, subjugué par les mouches,  
patient et discret.

L'inimitié de l'homme envers La mouche est d'autant plus irréductible que la mouche ne semble avoir aucune intention néfaste à l'égard de l'homme. Non seulement elle conduit son existence incompréhensible sans paraître se soucier le moins du monde de lui, mais elle ne possède aucune arme pour sa défense (sans parler des agressions qu'elle ne commet pas) sinon son exceptionnelle rapidité, son parcours imprévisible, la race inextinguible des mouches et son indifférence face à la mort.

Que l'on parvienne à en écraser une, c'en sont deux ou trois autres qui apparaissent, aussi peu menaçantes, aussi arrogantes.

Et la vibration monotone et irrégulière de son vol, par ses arrêts et ses reprises, par son amplification et son amenuisement, décrivent - mieux que la vision elle-même d'une mouche ! - l'apparent anarchisme de son parcours.

Un point noir mobile  
en constant déplacement  
insaisissable

Comme ce gouffre en hameçon qu'est l'inconscient, que l'on ne pénètre pas intentionnellement, d'où aucun effort ne nous permettra de sortir.

Un fragment de rêve qui hante sans que je puisse en recouvrer la substance.

Il me semble être avec quelqu'un que je suis sur le point de quitter, dans un lieu clos comme un entrepôt aux parois métalliques, un vaste hangar destiné à abriter des camions ou même peut-être des avions (je poursuis péniblement la lecture de Pylône, de William Faulkner en ce moment). Les portes métalliques de l'entrepôt sont relevées et laissent la faible lumière du crépuscule dessiner les silhouettes des objets et des hommes dans la pénombre ambiante.

Un jouet. L'imitation d'un poste téléphonique aux formes fantasques, tout en arrondis, évoquant (on se l'imagine) une coccinelle avec sa carapace rouge, doté d'un combiné jaune, de la même couleur (exactement) que ses ailes de plastique (que l'on ne reconnaît que difficilement) et, sur le sommet de son dos, un disque vert, perforé sur toute sa bordure et au centre duquel a été dessinée la figure d'une angélique jeune fille. Discrète est l'excroissance noire qui perturbe la perfection circulaire du poste, excroissance sur laquelle deux cercles de plastique, de taille plus petite et observant une symétrie sans faille, comme deux cavités forment les deux yeux et le nez d'une figure.

Je ne suis pas dans la nuit  
Je suis dans la clarté  
Et comment m'en convaincre ?  
Je regarde la lampe

\*

Je ne suis pas dans la clarté  
Je ne suis pas dans la nuit  
Je ne suis pas dans un recoin que la lumière n'explore pas

Je ne suis pas la lumière  
Pas d'ombre

\*

L'obscurité s'accroît  
L'obscurité peut bien s'accroître !  
L'obscurité ne s'accroît pas

\*

Pas un signe de nuit

\*

Signe de la nuit  
Signe

\*

Pas de signe Pas de nuit

\*

Recommençons la nuit  
Et le jour  
Varions  
Les, le jour, la nuit

\*

Occupons-les, étirons-les, divisons-les, restituons-les et  
parlons-leur, ne leur parlons pas, avançons, nous n'avancerons  
pas, nous ne toucherons rien, nous ne mutilerons pas, nous ne  
sommes pas des criminels

\*

Je ne suis pas un criminel  
Pas la nuit

\*

Je puis peut-être dire s'il fait jour ou s'il fait nuit

\*

Il est encore possible que je parviensse à m'accorder  
A m'accorder ce qui n'est pas un crime  
A m'accorder sur plusieurs noms

\*

Organiser  
Et ramifier et provoquer l'éternité

\*

Je ne suis pas

\*

Affirmation saugrenue et répétée  
Comme si l'on voulait s'en convaincre

Se convaincre qu'on a décidé de ce qui est ou non

\*

Résilier la douleur

Refuser le chantage de la vie et de la mort

Accepter le statut de point non pour s'amenuiser

Pour accéder à la responsabilité du point

« Point, ligne, surface »

« Relations de point à point  
de point à ligne  
de point à surface

de ligne à ligne  
de ligne à surface

de surface à surface

mais aussi de surface à surface  
de surface à ligne  
de surface à point

de ligne à point  
de ligne à ligne

de point à point »

Acquérir la précision d'une carte géographique

24/06/94

Je pose un verre d'orange à côté de moi. A ma gauche, j'aperçois un vol d'oiseaux. La chaleur, aujourd'hui, est plus forte qu'elle ne l'a jamais été cette année. Je voulais me rendre à l'université pour mettre à jour mon inscription cet après-midi mais en sortant du travail, j'ai senti une telle pesanteur sur mes épaules que je suis rentré directement chez moi. J'irai courir tout à l'heure. En-dehors de cela, je ne vois rien que je puisse faire. Écrire, peut-être. Écrire le vide pressenti pour cet après-midi. Supporter la chaleur. Acheter un ou deux litres de jus d'orange, peut-être. Boire de l'orange plutôt que du café. Prendre une douche. Passer du savon sur mon corps, sur tout mon corps. Éviter de penser, certainement.

Attendre de retrouver la fraîcheur coutumière du soir.

On abandonne ses projets. On n'a plus faim. Auparavant on ne croyait pas avoir eu faim. On croyait ne s'être attaché à aucun projet. On ne marchait même pas. On restait assis dans le jardin de la maison familiale. On n'écoutait pas de la musique en écoutant la radio qui diffusait de la musique. On ne connaissait pas l'occupation d'observer le va-et-vient des voisins dans le jardin d'à côté. Lorsque le bruit de leurs pas sur un parterre de petits caillou, de gravillons peut-être (mais pas de gravillons gris, pas de ces gravillons que l'on voit sur le bord de la chaussée, des gravillons de jardin) nous alerte. On n'avait pas encore appris à suivre du regard les bestioles dans les airs, dans les arbres et au sol. On n'avait jamais vraiment écouté les bruits provenant de la rue. Tous ces bruits de moteurs qui se font plus sonores (et gagnent en présence) à mesure que la saison (l'été) se prononce. Un oiseau tente de se poser sur la branche d'une plante touffue, la branche plie sous son poids jusqu'au sol où il poursuit son chemin. Derrière moi, la façade de la maison, partiellement recouverte de figures hexagonales taillées irrégulièrement et creusées à même la pierre. Dans le prolongement de la porte-fenêtre, un grand rectangle de ciment est resté à découvert. La séparation entre la surface recouverte d'hexagones et la surface couverte de ciment est nette, rectiligne, et semble indiquer que l'ouverture qu'occupe à présent la porte-fenêtre fut beaucoup plus grande qu'elle ne l'est aujourd'hui. Impression d'inachèvement. Les rebords des carreaux de la porte-fenêtre sont imprégnés de mastic. La terrasse sur laquelle donne cette ouverture, dont la majeure partie a été condamnée à une époque lointaine, a elle aussi été démantelée, sans doute plus récemment puisque, parmi les gravats et les feuilles jaunissantes des plantes écrasées par les pierres que l'on a délogées, s'élève une masse qui paraît immuable sous le vent tant elle est lourde ! En levant les yeux, on s'aperçoit que, sous chaque fenêtre et parfois sur son bord, comme dans le prolongement de la porte-fenêtre, des traînées de ciment se substituent aux formes géométriques irrégulières qui revêtent la plus grande partie de la façade et que, sous

deux d'entre elles, apparaissent même des briques d'un rouge sombre et espacée entre elles.

/.../

Deux fenêtres, l'une dans l'angle de l'autre. L'une est blanche, l'autre est jaune. Entre elles, la nette déchirure de la façade, ici recouverte de losanges ou d'hexagones irréguliers, là comme boueuse à cause du ciment laissé à nu.

/.../

De la fenêtre,  
sous un certain angle,  
à distance de vingt mètres,  
on voit les feuillages  
confondus de plusieurs arbres,  
le toit d'une maison,  
un poteau électrique  
près d'un lampadaire.

/.../

Nous verrons bien. Nous verrons bien ce qui doit arriver. Je ne ressens aucune peur. J'ai toujours eu des objectifs politiques précis. Près du lit, un traité de Mao Tse-Toung sur la guerre révolutionnaire. Quelque part, des textes de Lao-Tseu et de Kant. Dans des tiroirs, sous le bureau et dans des boîtes d'archives, des choses que j'ai écrites (que je n'ai pas envie de relire ou de poursuivre).

Subtile tactique, qui porterait presque à croire que l'usage d'une certaine quantité de papier devrait aboutir, à coup sûr, à la révolution politique que l'on désire tant !

Ici, rien à écrire. Dans la chambre, rien à écrire. Parce que, peut-être, j'ai perdu confiance en mon imagination. Comme si le lieu m'était devenu hostile, ou plutôt comme si je lui étais devenu hostile, et estimais n'avoir plus rien à voir (à recevoir) de lui. Je pourrais me passionner pour la superposition d'une équerre et d'un rapporteur, tous deux translucides (mais l'équerre est de couleur orange tandis que le rapporteur, posé dessus, apparaît gris), suspendus au mur par un clou que l'on ne voit presque pas tant il est petit ; je pourrais évoquer la géométrie affolante d'un tableau expressionniste dont la reproduction, imprimée sur un mauvais papier, et détachée d'un journal voici plus de deux ans, est placardée près des deux instruments superposés, jamais ou rarement utilisés et qui, de ce fait, on peut-être acquis, aux yeux du lointain de cette chambre, une valeur esthétique, ou même artistique.

Rien n'y fera. Il semble que, quelle que soit la personne dont on parle, qui est censée écrire ou tenter d'écrire à cet instant, rien ne se passera. On se contentera de diffuser un opéra de Richard Wagner à la radio et peut-être la personne dont on parle, après avoir longtemps hésité (ayant entendu l'annonce du programme de ce soir plus tôt, en fin d'après-midi), se sera-t-elle décidée à l'enregistrer, son hésitation n'étant pas tellement imputable à la valeur qu'il s'agissait d'accorder à l'événement (une première) mais relevant plutôt d'un ordre politique, s'il est vrai que c'est dans son ensemble notre engagement dans la réalité qui est politique.

Un samedi comme un dimanche, un samedi presque sans mots, sinon ceux que l'on a écrits et ceux que l'on a échangés, en dépit de tous les efforts fournis pour éviter cela. Il y a eu des visites, puis en fin de soirée une sortie au cours de laquelle deux personnes en ont rejoint une cinquantaine ou une centaine d'autres pour la « Fête de la Saint-Jean » qui se déroulait sur les berges du canal, près du quartier de la Fourche.

Il y avait là un podium, sur lequel les musiciens d'un orchestre de musique dansante étaient encore à accorder leurs instruments lorsque les deux personnes sont arrivées. L'orchestre n'a pas joué longtemps. Autour du podium, des petits groupes de gens regardaient attentivement les musiciens, tandis que quelques danseurs isolés secouaient le torse et la tête, insensuels et agressifs.

Plus loin, un cercle s'était formé autour de cracheurs de feu. Le spectacle était rythmé par des percussionnistes qui élaboraient des motifs oppressants, tandis que l'un des cracheurs de feu, la vedette invectivait la foule d'une grosse voix en prenant des airs menaçants : « Qui n'est pas content ici ? » Les deux autres continuaient de jongler avec leurs torches enflammées.

A l'autre extrémité du cercle, un groupe d'enfants se risquaient à approcher les jongleurs. Un par un, puis tous en même temps, chaque fois chassés par le revirement vers eux du surpuissant cracheur de feu. Les deux personnes se sont ensuite éloignées et ont emprunté de petites rues qui les ont menés à une cité au pied de de laquelle ils ont encore rencontré des gens.

Un formidable brassage de vie humaine s'exerce ici.

Peut-être n'y a-t-il plus d'écriture  
Peut-être n'y a-t-il plus ce qui justifiait la carence des mots

/.../

Pourquoi ne suis-je pas (ou plus)  
Moi qui suis qui j'étais  
Et que ne suis-je un autre  
Qui serait  
A défaut d'être d'autres  
Qui auraient été  
Non : qui seraient  
Ce que moi,  
Je serais : que ne suis-je  
Qui j'étais, que suis-je  
Qui j'aurais été ?

La parole, c'est le silence des choses. C'est

/.../

J'en ai assez des champs du réel. L'abstraction m'indiffère. Les formes m'ennuient. La matière ne me grise pas tant que ça. La parole n'est pas lasse. Non, la parole n'est jamais lasse. Il n'y a qu'elle.

/.../

Je ne fais pas, je dis. Mes gestes même disent et cela ne relève pas uniquement d'une question de langage. Du geste, nous désignons un mot. Puis, il se réfracte en ses implications auxquelles donnent lieu des mots associés.

/.../

Si je veux croire que la réalité toute entière est enclose dans les mots, je dois en savourer les conséquences jusqu'au bout. Je nie l'un, c'est-à-dire l'autre. Mais est-ce que je me retrouve en paix ? Quel devient mon fonctionnement.

/.../

Dormir.

26/06/94

Dimanche. Nous y voici. Un ciel bleu clair et des nuages. L'éveil à 10h30, le café double bu au lit, en lisant attentivement *La voie et la vertu*, une cassette se jouant sur la chaîne, partagée entre Bach, Steve Reich et Telemann, des interrogations sur la journée, sur l'ensemble des journées à venir (perdrai-je un bras ? Et quand ?) et en tête, le souvenir de la nuit précédente : de la fête, des cracheurs de feu, de la cité, des discussions tardives (jusqu'à 4 heures du matin) sur l'art (la sculpture), la musique et la littérature (Kafka et Barthes, écrivains du rien) ; puis, le souvenir d'une fille certains dimanches matins, le souvenir précis de certains dimanches matins, de levers, d'accès de tendresse, de violence, de mélancolie, d'épuisement, des petits déjeuners préparés pour deux, retour à la musique de Steve Reich (dire que cela n'a pas été ; qu'on peut être sans cela), comme si, en fait, quelque chose de cela avait été perdu, cela même peut-être, le bol de café translucide vide, la cuillère posée dessus, horizontale, sur les rebords, à côté d'une lettre et d'une cordelette.

Les mille débuts d'une histoire qui anéantissent l'histoire en rabrouent sans arrêt l'espoir d'une histoire.

La nuit précédente avec l'Allemande. Personne fascinante, pleine de silence et qui, dans son silence, regarde avec sérieux dans le vide. Mélancolie, peut-être, à ne maîtriser que la surface des mots.

Les sonorités répétitives de six pianos.  
Regarder la fenêtre, voir le rideau.

27/06/94

Tandis que je me couchais hier, à onze heures, je remarquai le ciel, clair comme au crépuscule.

/.../

Pourquoi est-ce que j'écoute tant de musique ancienne ? Suis-je en train de devenir fou ? Est-ce cela, la folie : écouter beaucoup de musique ancienne ?

/.../

A sept heures, ce matin, le réveil a sonné. J'ai repositionné le bouton situé à gauche de l'appareil pour écouter la radio et je suis resté un bon moment à écouter une musique criarde, sans doute comique. Sous prétexte de nous réveiller, France-Musique diffuserait vraiment n'importe quoi ! sauf de la musique moderne, qui n'est apparemment pas la tasse de thé des animateurs du matin sur cette station. Ce n'est qu'après avoir pris un café, une douche, m'être rasé, lavé les dents, habillé et resservi une tasse de café (qui, avec le goût du dentifrice que j'avais encore dans la bouche, m'a paru bizarre) que j'ai entrepris de faire mon propre programme et d'écouter une messe de Marc-Antoine Charpentier.

Bientôt, il sera l'heure de prendre le bus pour me rendre au travail où une nouvelle demi-journée d'oubli m'attend. Et ensuite ? Ensuite, j'irai courir et j'écrirai dans le jardin (en écoutant de la musique ancienne) avec cette pensée : il est l'heure de me remettre au travail.

Ou peut-être suis-je déjà au travail, depuis deux ou trois semaines. Peut-être est-il l'heure, puisqu'à présent, je m'en sens plus capable, de porter un regard en arrière, sur les descriptions que j'ai opérées durant cette période.

/.../

Que dois-je noter ici ? Un excès de vitesse en écriture. Dans ma hâte d'inscrire « un regard en », décomposition du mot « regard » en deux parties, le « d » final se substituant au « en » qui devait suivre le regard.

/.../

Si, sur le coup d'une illusion quelconque ou d'une hallucination, vous voyiez vos jambes brûler (tandis que vous gardiez en conscience l'irréalité de votre situation, le trouble n'affectant qu'un seul sens), sentiriez-vous la chaleur qui envelopper vos membres ?

J'écoute l'eau,  
L'eau régulière du bassin.  
L'eau qui tombe comme dans une baignoire  
mais dans un bassin.  
Un gros jet d'eau sans grâce qui alimente le bassin inachevé.

## La circulation

Les mouches, les abeilles n'ont jamais d'accident.  
Leurs assassins seront un jour connus.  
On les punira.  
On les engluera dans des paires d'ailes pesantes.  
On leur donnera un nom et une conscience.  
Avec leur nom et leur conscience, ils construiront des routes et  
des lotissements.  
Destination vraisemblablement inconnue.

/.../

Route : des commerces, des usines, des pavillons imbriqués  
entre de grands ensembles résidentiels, un square et une  
église, une ligne de grilles à droite, une autre à gauche,  
jusqu'au terre-plain, au croisement, aux passages piétonniers,  
jusqu'aux panneaux indiquant la sortie de la ville.

Fructueuse journée ? Journée transitoire ? Journée sans événement, peut-être ? Après avoir été courir sur le bord du canal, de Pavillons à Sevran ; après être revenu de Sevran en marchant, en regardant les coureurs plus courageux que moi, héroïques et ridicules (comme moi) s'épulmoner, à nouveau installé à cette table de jardin, à la fois frais et dispos, au repos après l'effort de la course et fatigué de ma journée mais non seulement d'elle, peut-être pas de ma conscience mais, du moins, de beaucoup de choses que j'ai vécues et tandis que le téléphone me surprend à retentir d'une sonnerie sourde, que l'on répond à son appel et que l'on me fait signe que la communication n'est pas pour moi, écrire quelque chose de définitif et d'orienté vers un projet autre que celui de me laisser vivre tranquillement et honnêtement, écrire avec comme projet autre chose que l'élaboration d'un journal personnel (plutôt qu'intime), autre chose que la fixation sur le papier d'un morceau de temps composé de fragments de temps, une fiction ou de la poésie, me remplit de terreur, comme si j'avais à endosser une responsabilité qui n'était pas la mienne, comme si je devais exercer une fonction pour laquelle je ne serais pas compétent et que l'on ait à me juger pour cela.

Or, la fiction est la condition *sine qua non* du plaisir de la lecture. Que l'événement ou le non-événement relaté soit réel ou non, il faut qu'il y ait fiction. Alors, on se trouve pris dans un étau dont on ferait bien de tôt se dégager : écrire pour mémoire (pour ma propre mémoire) avec, peut-être, l'espoir de pouvoir en tirer une leçon quand on sera grand ; ou bien écrire pour être lu et s'échiner à rendre littéraire ce qui est sa propre vie.

Au quotidien, c'est entre ces deux extrêmes qu'il faut rechercher de la satisfaction. Le désir littéraire inhibera bien des propos que l'on voudrait tenir sous prétexte qu'ils ne se prêtent pas à la lecture, à la réalité de la lecture, au caractère littéraire qu'on exige du texte qu'on lit, dont on souhaite que chaque mot ait une importance particulière et que l'ensemble s'édifie : qu'il y ait, en son sein, des portes, des fenêtres, des chambres et des couloirs, de quoi loger un habitant, un couple d'habitants.

Il n'y a pas cela dans le journal.

Je me suis endormi hier avec la crainte d'avoir le doigt infecté, parce que je m'étais fait une blessure à l'ongle de l'index de la main droite et qu'elle avait enflé dans la soirée. Je ne l'avais pas nettoyée. A présent, elle formait une excroissance grise et douloureuse. Et à l'éveil, la plaie me faisait toujours aussi mal, peut-être même plus, en sorte que mon inquiétude s'est renforcée.

Pendant que je prenais ma douche, j'ai frotté sans ménagement, de sorte que la chair fut bientôt mise à nu. J'observais un moment son dôme rouge tout à la fois excitant et un peu horrible. Une fois l'excroissance nettoyée, j'ai passé mon doigt au [illisible] et tout a été pour le mieux ensuite. Je me suis senti rassuré, purifié.

A présent, cette plaie n'a plus guère d'importance à mes yeux. Elle n'a, en tout cas, plus l'importance que je lui avais accordée. Si le processus qui m'a conduit à entretenir une relation si intense avec elle m'émerveille, tant y est mise en évidence la disproportion entre le fait, la perception que j'en ai eue et les implications que je lui ai prêtées, l'attention que je puis aujourd'hui porter au pansement qui la recouvre ne me conduira, anecdotiquement, qu'à me souvenir vaguement de l'inquiétude que j'ai ressentie en la découvrant, de mon acharnement à nettoyer la plaie. J'étais prêt à l'ouvrir à l'aide d'une lame de rasoir, à la limite. Et je suis sûr que je n'aurais pas été plus surpris que cela si, plutôt que du sang, du pus s'était écoulé au coin de l'ongle ou dans la fente qu'aurait creusée la lame sur le bourrelet, cette excroissance grise qui me fascinait et me terrorisait.

29/06/94

Arrêt du bus 234, station Colonel-Fabien, au croisement de l'avenue qui porte le même nom et de l'allée Monthyon, qui s'arrête au canal. A l'angle, un café (auquel fait face une petite librairie où j'allais fréquemment enfant acheter *Pif Gadget*, hebdomadaire aujourd'hui disparu. Il était proches des instances communistes de notre pays - et, parfois, beaucoup plus rarement, d'autres revues pour la jeunesse. Puis, le bus arrive. J'y entre. Peu de monde, des gens silencieux.

30/06/94

Écrire, ce n'est pas à cet instant faire état d'une chose ou d'une imbrication simple de choses. Souvent, lorsque l'on est obligé d'écrire de longues phrases chargées de conjonctions de coordination ou de subordination, on place les virgules sans y réfléchir ou, si l'on y réfléchit, on se trompe et on se révolte ensuite. On se dit simplement que la réalité n'est pas exactement au point. D'où son efficacité. Des gens deviennent fous. D'autres se font une raison et vivent une vie bizarre. Les gens ne sont pas heureux. Il n'y a pas de solution. C'est pour cela que j'irai ! Et où irai-je ? N'importe où, en fait. Je ne me soucie pas de la fonction originelle des choses. Vivre m'est égal. Je transforme les événements, c'est si banal ! Je ne regarde pas derrière moi.

01/07/94

Quelqu'un est assis dans le salon ou dans la salle à manger de cette maison, personne qui écoute de la musique sur une chaîne stéréo dont le volume est à son maximum et qui se tient assis, prêt à manger deux tartelettes au fromage, à une table drapée d'une nappe synthétique rouge sur laquelle sont dessinés des motifs blancs, comme des S imbriqués et bordés de chaînes blanches elles aussi, dans un grand environnement

rouge perturbé seulement par des journaux empilés à l'autre bout de la table (on ne les atteint pas, d'où est situé le bonhomme) et par l'assiette grise ou bleue où sont juxtaposées les tartelettes.

Pas de couverts. Un cahier à petits carreaux et une plume (dans la maison de la personne qui écrit) sur le bord de la table, la plume à l'une, puis à l'autre des extrémités du cahier, parfois tout au bord de la table. La personne assise près de la porte-fenêtre ouverte qui est à la source de la grande clarté qui baigne la pièce. L'ombre de la maison qui n'est répandue, à l'heure qu'il est, que sur un mètre vingt-cinq ou un mètre trente au-devant de la façade, depuis les panneaux de la porte-fenêtre et qui semble couler sur le sol, sur l'herbe. Puis, la forte luminosité d'un soleil que n'altérera pas un nuage dans le ciel, que réfléchit même tout ce ciel très bleu. D'un bleu si clair qu'il en paraît presque blanc. La chaleur est supportable ici alors qu'à l'extérieur, elle est si intense, si enveloppante que le moindre effort, la moindre pensée ou le moindre geste, y seraient également impossibles à accomplir.

Appeler, ne pas appeler (dire, ne pas dire)  
Faire quelque chose ou non  
Penser ou non et regarder ou non  
Manger  
Écrire  
Écouter, ne pas écouter  
Ou ne pas écouter et marcher  
Ou ne pas marcher  
Se diriger vers

Vers, vraiment ?  
Et quel vers [illisible]  
Marcher  
Marcher, vraiment ?  
Et comment ? Comment marcher  
Et vers  
Vers quoi ? Quoi, marcher !  
Vraiment, quoi ?

Ne pas nier  
Ne surtout pas nier  
(On a une araignée grimpante sur le dos  
une araignée gênante sur le côté droit du dos)

On vous accuse ?  
Et de quoi vous accuse-t-on ?  
Mais  
De quoi parlez-vous ?  
Est-ce bien à moi que vous vouliez vous confier ?

Je n'écris pas le dos au mur  
J'écris « le dos au mur »

J'écris

Je n'écris pas le dos au mur  
J'écris - le dos au mur

le dos - au mur  
au - mur

Je n'écris pas le dos au mur  
J'écris le dos  
au mur

Je n'écris pas  
J'écris

J'écris le dos au mur

**Monsieur Hott est sorti**



- Et M. Hott, vous avez de ses nouvelles ?
- Ah, M. Hott ! Non, je ne l'ai pas revu depuis...
- Et vous n'avez pas eu de ses nouvelles ?
- Aucune, non. Peut-être Félicien ou Géraldine...
- Jérémie m'a dit qu'il l'avait croisé. Mais c'était déjà il y a quelque temps.
- Et comment allait-il, alors ?
- Il semblait bien se porter. Mais vous savez, ils n'ont fait que se croiser.
- Ah oui ? Et c'est un homme si discret.
- Qui ? Jérémie ?
- Non, M. Hott ! Gentil, mais peu bavard.
- Il est vrai : peu bavard, oui. Jérémie m'a dit...
- Ah oui ! C'est Jérémie qui...
- Oui, oui. C'est lui.
- Comment va-t-il ?

Lorsque M. Hott veut fumer une cigarette, généralement, il se rend au tabac le plus proche (le tabac de l'église). Il achète un paquet de cigarettes longues ou brunes, peu lui importe. Il retourne chez lui par le même chemin et, après avoir fermé la porte de son appartement à clé, il pose le paquet de cigarettes sur la table ronde du salon, souvent au centre ou près du centre de la table, retire sa veste de pluie, la suspend au porte-manteau près de l'entrée, retourne au salon et, sans prendre la peine de s'asseoir, s'empare du paquet de cigarettes dont il déchire le film de plastique protecteur et la feuille d'aluminium qui recouvre le bout des cigarettes à l'intérieur du paquet neuf. Alors seulement, il s'assied. Mais il se rend compte qu'il n'a ni briquet ni allumettes. Il se relève, se poste à la fenêtre, maudissant sa chance. Un moment, il enrage de devoir ressortir et c'est seulement lorsqu'il a enfilé sa veste de pluie qu'il se rend compte qu'il y a des allumettes à la cuisine. Alors, il retire sa veste de pluie, se rend à la cuisine et retourne s'asseoir au salon. Enfin, il peut allumer sa cigarette, dont il ne tirera pas plus de cinq bouffées.

Il est un peu plus de dix heures du soir et M. Hott regarde à la télévision une émission sur les insectes. Le lendemain matin, il s'éveillera. Le soir, vers dix heures, il allumera le poste de télévision et regardera un téléfilm dont le héros est tué dès les premières images. C'est progressivement que l'on prend connaissance de la vie de cet homme dont le seul attrait, a priori, est la mort. M. Hott s'endormira avant la fin du film. Il se réveillera le lendemain matin dans son fauteuil avec des douleurs dans le dos. Il se lèvera et sortira presque immédiatement pour ne rentrer chez lui qu'aux environs de dix heures du soir. Le temps d'allumer le téléviseur, M. Hott sera installé dans son fauteuil, juste au moment où débute un débat politique houleux, portant sur des problèmes économiques dont ne se soucie pas M. Hott. Le jour suivant, à la même heure, il regardera un jeu opposant deux familles sélectionnées parmi les téléspectateurs candidats à ce genre d'émissions.

De sa fenêtre, M. Hott regarde la nuit descendre sur la ville. L'obscurité s'accroît. Des lampadaires clignotent, s'allument en séries. Des panneaux publicitaires et les enseignes de commerce, allumés tout le jour, sont rendus plus visibles et parfois même voyants par la nuit qui progresse. Les fenêtres d'appartements, çà et là, s'illuminent. Les formes se diluent. La ville, à part quelques bâtiments proches dont la façade sera revêtue d'un gris monotone mais distinct se transforme peu à peu en une masse compacte, sans relief, aux contours irréguliers (des toitures, des cheminées et des antennes méconnaissables désormais).

Il fait nuit à présent. M. Hott peut aller se coucher.

Dans la soirée, parce qu'il fait plus frais qu'à n'importe quel autre moment de la journée (à l'exception peut-être de l'aurore, mais qui est levé à l'aurore ?), M. Hott entreprend de dénombrer les carrés de la ville. Il limite sa recherche aux carrés exacts (M. Hott est un esprit rigoureux) et effectue son ouvrage en deux temps (M. Hott est un homme de méthode). Dans un premier temps, il répertoriera les carrés dont le pourtour physique a été dessiné ou tracé ; ensuite seulement, il s'attachera à mettre au jour les carrés implicites dont la ville regorge. Et c'est un homme patient car c'est exclusivement le second volet de sa démarche qui l'intéresse. C'est le domaine des carrés virtuels qui l'obsède. Et encore cette recherche ne représentera-t-elle, dans son esprit, que la première partie d'un ouvrage plus ambitieux, qui est de pouvoir rendre compte, un jour, à ses pairs, de la ville virtuelle qui affecte chacun de leurs mouvements sans qu'ils en aient le moindre soupçon.

Une étiquette dans la main, M. Hott s'interroge : « Quel était mon projet ? » Et il n'enrage pas : il repose l'étiquette blanche sur la table ronde de bois drapée d'une nappe rouge presque neuve (M. Hott a un peu mangé ce midi, la nappe est tachée), s'assied et estime, à l'œil nu, les mensurations de la fenêtre de son appartement. Puis, il se lève, cherche et trouve dans une boîte, sous son lit un mètre, dont il se sert pour mesurer la hauteur et la largeur de la fenêtre et de chacun de ses carreaux, et compare les résultats avec ses estimations. Il se rassied.

M. Hott a vécu une journée très, très lente, au cours de laquelle il n'a adressé la parole à personne et qu'il a occupée en s'attelant à différentes tâches inintéressantes qu'il a effectuées avec beaucoup de minutie. La veille au soir, il se souvenait d'une expérience similaire qu'il avait faite plusieurs jours auparavant (un échec selon lui). Son entreprise avait failli parce que les travaux qu'il s'était donné l'ordre d'exécuter étaient des travaux ménagers, qu'il y trouvait un certain intérêt. Cette fois, M. Hott a tracé des lignes sur des feuilles toute la journée. Il s'est longtemps demandé si ces lignes devaient être régulières ou irrégulières. Cette fois, M. Hott a posé des étiquettes blanches sur les marches de l'escalier en colimaçon de son immeuble. Les gens l'ont regardé faire. Il a compté les gens qui l'ont croisé et les a répertoriés en trois groupes selon leur degré de curiosité. Les plus curieux, selon M. Hott, sont ceux qui lui ont parlé. Les moins curieux, en revanche, ne l'ont même pas regardé.

Un jour, M. Hott resta chez lui et ne fit rien de la journée. Il ne mangea rien, ne but rien et ne se consacra à aucune activité. S'il avait pu s'empêcher de penser, il ne s'en serait sans doute pas privé. Tard dans la nuit, il s'endormit sans même avoir pris la peine de se déshabiller ou, du moins, de se coucher, et lorsqu'au lendemain il s'éveilla dans une situation inconfortable, après avoir versé dans une tasse ronde et blanche un café vieux de l'avant-veille, il sortit de chez lui et marcha très longtemps, calculant dans un premier temps les détours qu'il lui faudrait prendre s'il souhaitait sortir de la routine des promenades quasi quotidiennes qu'il effectuait, avant de déambuler au hasard, de sortir de la ville, etc. Quand il rentra chez lui, M. Hott mangea un peu et se coucha. Il ne s'endormit pas tout de suite.

N'ayant pu éviter un souvenir, M. Hott a passé toute une journée à ne rien faire d'autre que de penser à quelqu'un qu'il a connu mais dont il ne se rappelle ni le nom ni les traits du visage ni le caractère. Il ne saurait même dire s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. Il a voulu lui téléphoner mais où, comment trouver le numéro ? Alors, il a pensé à lui adresser une lettre mais où écrire ? Il ne s'est pourtant pas découragé. M. Hott a mis sur le dos sa veste de pluie et est sorti. Il s'est rendu à la papeterie et y a acheté du papier à lettre. Comment vas-tu ?, a-t-il demandé au destinataire de la lettre ? Et il s'est arrêté. Aujourd'hui, a-t-il continué après un temps de réflexion, il fait beau ici. Mais hier, il a plu. Avant-hier, la situation était plus compliquée. Jusqu'au milieu de l'après-midi, on ne savait pas trop quel temps il ferait. Des nuages, mais du soleil aussi... Et parfois de la pluie. Il y a quatre jours, tout était plus simple : des violents orages toute la journée. Il faut dire, toute la semaine précédente, il avait fait un temps torride (je ne suis pas sorti de la journée).

M. Hott ouvre la fenêtre. Il fait chaud aujourd'hui. Il ne sortira pas. Il fait plus chaud à l'intérieur qu'à l'extérieur mais le soleil, ici, ne brûle pas la peau des gens comme à l'extérieur, lorsqu'il fait une telle chaleur et qu'aucun orage ne s'annonce. Pour la lumière, M. Hott a ce qu'il faut. Il vient d'ouvrir la fenêtre et le ciel est très bleu, sans un nuage, d'un bleu presque gris et d'un gris métallique. Les coudes sur le garde-fou de la fenêtre, M. Hott tient un mouchoir tout blanc dans sa main droite, qu'il agite comme pour un au-revoir. Mais il n'y a personne, à cette heure, en cette saison, dans les rues. Le mouchoir de M. Hott lui sert surtout à estomper la sueur de son front, de tout son corps. Il ne restera pas longtemps accoudé à sa fenêtre. Le soleil sera bientôt juste au-dessus de lui. Déjà, M. Hott se sent menacé. Très vite, il retournera à ses armoires et entreprendra de classer et de ranger les étiquettes qu'il y a entreposées.

Tandis que le café coule dans la cafetière, faisant un gros bruit (ou peut-être que, le capot de la cafetière étant resté ouvert, l'eau ne s'en écoule pas mais s'évapore petit à petit), M. Hott se prend à observer la tasse qu'il a utilisée ce matin, à son réveil, pour son petit déjeuner, et tente de se rappeler précisément son goût et son odeur et toutes les impressions qu'il en a retirées en le buvant, et peut-être le souvenir du vieux rêve de la nuit passée et comment il s'est dissipé, à cause de quelles pensées matinales, de quelles préoccupations (les mêmes, sans doute, qui l'ont amené à se lever sans hâte mais avec détermination).

Aujourd'hui  
M. Hott est sorti  
Demain  
il ne sortira pas  
Après-demain  
Il sortira  
Il marchera  
Il entrera dans des boutiques  
Il achètera des articles à bas prix  
Il rentrera chez lui  
Il rangera les articles dont il a fait l'acquisition  
Sans les sortir de leur emballage  
Il se penchera à la fenêtre  
Il s'inquiétera du temps  
Au lendemain  
Journée au cours de laquelle il ne devrait pas sortir  
Puisque aujourd'hui il est sorti  
Et qu'hier il n'est pas sorti  
Et avant-hier ? Et avant-avant-hier ?  
Et M. Hott s'endort.

## **Depuis la fenêtre**



Apparemment  
Il n'y a plus de temps  
Vraiment  
Il n'y a plus  
Tout ce qu'on appelait le « Temps »  
« Le temps »  
Et maintenant oui  
Manifestement  
Il n'y a plus  
A plus  
du

Tout  
morceau de temps !

Plus de lumière plus de temps  
de terme plus de temps plus  
rien la nuit n'a pas tombé  
apparemment il n'y a plus  
de ce qui produisait le temps

La fenêtre fermée en plein été sous  
ton regard le mien nous ne sommes  
pas les habitants des toits les seuls  
à y vivre nous y passons je me dé-

sole tache de toi courage enfin  
labre des pans entiers tombent  
ce n'est encore là ce n'est pas  
là l'obscurité là le repos ou là

je t'ai connu connue je ne te re-  
çois plus chez moi je ne suis plus  
chez moi je vis sur les toits dé-  
sormais structurées tuilée comme

(je regarde) un bandit (pleure) un  
amant ment (je cherche) une vestale  
(tisse) Pénélope-du-vide sans per-  
versité (cep-tion) comme un toit

Depuis la fenêtre, on voit la rue qui fait face à l'immeuble, si fortement inclinée que l'on est saisi d'une impression de vertige à la regarder avec ses files de voitures alignées des deux côtés de la chaussée, dont on se demande par quel miracle elles ne se précipitent pas contre le bâtiment au deuxième étage duquel on observe inquiet la rue, alors que les voitures qui font face à la fenêtre restent immobiles et, vraisemblablement, devraient le rester longtemps puisque aucun incident de ce type n'a été signalé, à ma connaissance, qui ne serait dû à une négligence du conducteur.

De toutes façons, personne, dans la rue, ne semble avoir conscience du danger qu'il pourrait y avoir à demeurer ici ; et c'est pourquoi il n'y a pas de danger. Si une voiture descend la rue, c'est lentement, comme si la prudence du conducteur était feinte puisque le calme des gens montre bien qu'en dépit des apparences (qui indiquent que, la rue étant extrêmement penchée, une catastrophe, telle qu'une chute collective, pourrait se produire), il n'y a pas de danger et que, en conséquence, il n'y a pas à se montrer prudent, à moins de vouloir faire une plaisanterie : une plaisanterie que l'on destine forcément à quelqu'un, en l'occurrence à une personne postée à la fenêtre au deuxième étage de l'immeuble qui fait face à la rue que l'on descend en voiture à ce moment, cette personne qui n'est pas à la fenêtre la plus exposée de la police (celle qui fait exactement face à la rue) mais qui s'est assise au bureau placé juste devant l'autre fenêtre, aux rideaux baissés, la fenêtre de gauche d'où, pense-t-elle, on ne la verra pas.

De cette rue proviennent aussi des clameurs que l'on perçoit très clairement (sans doute parce que la fenêtre la plus exposée de l'appartement est restée ouverte) et même d'autant plus clairement que ces clameurs, à cette heure (il va être neuf heures du soir) se font rares et qu'on peut entendre chacune d'elles distinctement. Si l'on regarde au-dehors à ce moment, on aperçoit deux femmes discutant sur le trottoir d'en face, devant la vitrine de la boulangerie ou un groupe de jeunes dont les membres

s'interpellent bruyamment. Certains passants sont seuls ou silencieux aussi et l'on peut encore être spectateur de scènes telles que la rencontre, due probablement au hasard, de deux personnes par exemple, dont l'une sortirait du bar situé entre l'épicerie du quartier et la boulangerie, au sigle futuriste qui donnerait presque à penser qu'il s'agit d'un bar de renom ou, du moins, que des animations extravagantes y sont données, ce qui n'est sans doute pas le cas puisque la devanture du café, vue du rez-de-chaussée, est très banale, avec sa petite terrasse composée de quelques tables rondes entourées de chaises de plastique, ses grandes vitrines extérieures qui, vues d'une certaine distance, ne montrent rien de l'intérieur du bar qui est dans la pénombre mais reflète seulement le visage et l'environnement de celui qui observe, le panneau d'affichage des tarifs des consommations, le même que l'on trouve dans n'importe quel autre café, avec un bandeau orange au-dessus de la liste des boissons servies ici mais qui sont les mêmes que là-bas, au-dessus de la grille où sont indiqués les tarifs, dont l'inscription au feutre noir est à-demi effacée.

Entre le café, la boulangerie et l'épicerie qui reste ouverte tard le soir, il y a la rue qui fait face à l'immeuble d'où on peut l'observer le plus distinctement ; d'où, si l'on s'y exerçait, on pourrait voir tout ce qui se passe à n'importe quel instant du jour jusqu'au bout de la rue. Seuls trois arbres, disposés irrégulièrement tout le long de la rue (et dont le dernier, celui qui est situé tout au bout de la rue, est aussi le plus touffu), empêchent le regard d'observer sans difficulté l'ensemble des événements qui ont leur lieu ici (à moins que ces arbres, pour permanents qu'ils semblent, ne constituent en eux-mêmes un événement qui engloberait tout ce qu'ils ne permettent pas de voir). Encore peut-on, en se penchant à la fenêtre la mieux exposée de l'appartement sur lequel débouche sans détour la rue que l'on observe, aisément deviner, s'il y a du monde ou quelque chose qui se transforme, créant, sans nécessairement l'aide d'aucune conscience de soi, l'événement, ce qui se passe, mais pas dans le détail, bien sûr. On prend simplement conscience de la nature du phénomène en cours.

Beaucoup plus près, il y a un hôtel, dont l'enseigne lumineuse verticale, allumée en permanence, est la seule enseigne de toute

la rue. Et c'est un peu comme si elle valait pour toute la rue, comme si ce n'était pas simplement le bâtiment [...]

La pluie ah ! la grisaille  
On nous indique une sinistre vieille humeur  
Des gens qui, déçus du printemps,  
Vont s'enfermer dans un café  
Et commandent des boissons chaudes  
D'heure en heure  
Pour oublier le mauvais temps ah ! la grisaille  
Célèbrent leur puissance  
Sur nos esprits transformés  
Des décisions seront prises  
D'autres ne seront pas  
Des scènes seront graves  
D'autres seront moins joyeuses  
Que prévu  
Sont-ils heureux les amoureux  
Qui chantent sous la pluie ô et sous  
La grisaille ?

Chemin, je suis le souffle  
le vent me porte

la saison nous irradie  
l'aplomb des voix qui marchent

puis, tout s'éteint  
la pluie

et des pas seraient plus pressés -  
dévisagés, ils heurtent

en une chute peu vertigineuse  
à regarder passer les jours -

Une charpente de bois  
Charpente aux sept poutres  
L'une apparentée aux cinq  
Bustes aux sept mains  
Qui ornent les coins sombres  
de la pièce

Parle de leurs mains  
Qui travaillent aux cinq coins  
Simultanément  
Et grandissent le lieu  
Aux fenêtres sept  
Yeux les regardent faire

L'enfer est un citron  
un citron énorme au centre d'une plaine  
accessible à la vue et jamais au toucher  
outrageusement rond  
légèrement surélevé et immobile comme un dolmen  
sous un ciel clair mais nuageux, sous un vent léger mais constant  
qui baigne dans une lumière neutre, jamais changeante, toujours  
égale  
et dont les hémisphères se répartissent inéquitablement la ligne  
d'horizon  
un morceau de citron au ciel  
un autre plus gros à la terre  
mais sans en joindre aucun  
l'enfer est intouchable,  
accessible à la vue et jamais au regard

Nous  
ne voyons rien  
c'est

notre espace de mobilité  
une parole libre et inchangée  
on ne voit rien

On            On  
ne (on ne)  
Voit . ne  
Rien c'est  
Ici c'est  
(on qui) (ne) non  
voir (voit) rien

.  
un point... (on ne voit pas grand-chose)

Je rêve peu  
Je vous dis que je rêve peu  
Je leur affirme que je vous ai dit que je rêve peu  
Je leur dis que je rêve peu  
Je vous rappellerai ensuite que je vous ai déjà que je rêve peu  
Pour vous faire savoir que je leur ai dit à eux aussi  
Que je rêve peu  
Pour vous le redire  
Et le leur répéter  
Et pour que le répétant, je puisse  
Je puisse parvenir à stabiliser un tant soit peu notre situation  
Et pour que je puisse transmettre  
Alternativement  
Ce que je vous ai dit et que je leur ai dit  
Aussi et dont je voudrais faire part  
A tout un chacun ici  
Bas, à tous aussi, leur dire  
Et faire savoir que je le leur ai dit



## **XXX – Sans Retour**



**XXX**

Parmi le bavardage des spectateurs...

« Je ne souhaite pas sortir »

Personne,  
Ici,  
Ne souhaite rien.

« Je ne sortirai pas...  
Jamais ! »

Et vous, quel est votre plus cher désir ?

Votre  
Plus cher  
Désir, dites...

-Moi –

« Je voudrais ne  
Pas, ne  
Plus  
Jamais  
Sortir d'ici. »

« Quand bien même je sortirais d'ici,  
Rien ne vous le laisserait savoir

Vous ne percevrez rien  
Rien de plus qu'aujourd'hui

L'écran ne vous procurera  
Qu'une satisfaction béate

Causée  
Par

La toile muette de l'écran  
Par le grain crépitant de la peau

Et par votre rétine  
Et par...

Et par rien.

Par  
Rien  
Seul... »

Lorsque je souhaiterai  
Sortir d'ici on me dira :  
« Vous ne sortirez pas. »

Si je souhaitais  
Sortir d'ici je le dirais.  
Alors, qui m'entendrait ?

Et qui me répondra ?  
Je ne souhaiterai pas  
Obtenir de réponse.

L'oscillation de mon désir  
Sortir d'ici, parler,  
Ne concerne que moi.

## Non retour

On voit somme toute peu de choses  
On le voit bien aussi On ne voit rien  
Les changements de la pression atmosphérique  
Les inévitables variations de la saison cela  
N'est pas grand-chose On s'en ressent à peine

On n'a jamais affaire à quelque phénomène  
Aucun On ne voit rien  
On ne voit pas ce qui nous a menés  
Ce qui nous a mené ici

Ici  
Ce qu'on ne voit  
Jamais c'est

Et la température (changement)  
Lorsque (quand) nous y sommes relativement (assez)  
Indifférents (serons)  
Oublierons (les premières cerises)  
Pire les  
Cerises qu'on ne verra pas (ou  
Auxquelles  
On ne goûtera pas) assez  
Jamais assez on  
Ne  
Verra jamais  
Ne  
Saura (rien)

La petite boîte, le silence  
La petite boîte s'ouvre encore  
Et vous riez - de joie - criez  
De truille

La boîte s'ouvre !  
Immense et comblée de piliers pour votre joie  
Vous chanterez et vous direz danser  
Au comble du silence

Gardez près de vous  
Et de votre vie liée, entassé,  
Ce qui pourrait être votre tabatière  
Et qui n'est rien, sinon peut-être

Vous regardez l'herbe  
Vous  
Mais l'herbe, c'est de l'herbe,  
Voyez,  
Voyez-vous ?  
Je lis depuis six ou sept jours maintenant  
Ce que nous répétons  
De sorte que notre prière n'est rien d'autre ou presque  
Notre souffle  
L'herbe n'est rien d'autre  
Je ne lui trouve aucune équivalence  
Quelles que soient les conséquences de sa poussée, aucune  
Accointance  
Ne vous aidera : vous n'êtes  
Nullement  
Poète ; ce n'est  
Qu'une petite plante  
Non ligneuse, voyez...  
Voyez-vous ?

De l'herbe  
Pas même une multitude de brins éclaircis par un rayon de  
la lune,  
Peut-être une motte  
Et dont les parties aériennes, dit-on,  
Meurent  
Chaque année  
N'y voyez pas,  
Croyez,  
De la persévérance  
On trouve trop aisément son compte avec  
Ce  
non, n'est pas un instrument,  
L'herbe (phanérogame,  
Animale).

Déjà on retourne au drame  
Aux actes conséquents  
Aux féeries ligneuses  
Nous voici au sol, vraiment

Et l'on croirait voir s'interrompre  
D'autres vies, les nôtres  
Comme on a beaucoup parlé,  
Que l'on écoute désormais...

Déjà  
On  
Retourne

Au drame

Au drame inconséquent  
Au drame non ligneux  
Au drame au sol

Au seul  
Drame  
Vrai

# **Pan de bois**



La porte ne claque pas  
Elle se referme

La porte se referme  
Elle ne claque  
Pas avec violence

On n'entend  
Pas le claquement  
La porte se referme

Restée entrebâillée  
La porte se referme

Car la fenêtre est demeurée  
Ouvverte  
Provoquant un courant d'air léger

Car quelqu'un  
Est  
Sorti, poussant la porte sans brutalité  
Elle s'est refermée  
Très lentement, très doucement  
A peine

Elle s'est refermée  
Sans même un claquement  
Sans bruit

La porte res-  
Tera fermée  
Rien (le vent) rien  
N'y changera  
(le vent) (la por-  
te) dans (le si-  
lence de) cet  
Après-midi

Presque close  
La porte sera bientôt  
Entrouverte peut-être N'est-elle  
Pas  
Déjà entrouverte,

Entrebâillée peut-être ? Non. La porte  
Ne se laisse pas ainsi ouvrir  
A peine un filet de lumière. A peine  
Un filet de lumière. Au sol  
Un filet de lumière qui s'éteint

S'éteint. La porte  
N'a pas encore été poussée et reste  
Presque fermée, comme si elle n'avait  
Jamais été ouverte, presque fermée et  
Qu'elle n'était rien encore

La porte reste ouverte  
La porte reste ouverte toute la journée  
La porte tremble à ce qu'il semble  
La porte ne se ferme pas

Lorsque personne n'entre  
Et l'on sait que personne n'entrera  
On suppose que personne ne fera le pas  
Lorsque personne

Ne sera entré  
Lorsque personne n'aura élargi l'ouverture et peut-être  
Refermé la porte ensuite  
Il semblera qu'elle a bougé

La porte n'est jamais fermée  
Pas un claquement n'a été entendu ici depuis longtemps  
(On ne sait pas depuis quand)  
Depuis quand. Pas exactement

Fermée  
La porte n'est jamais fermée  
Jamais vraiment Pas avant  
Que l'on ne se décide enfin à

Jamais entièrement  
Et il y aura toujours un espace, un interstice par lequel  
A travers lequel on devrait  
On devrait  
Pouvoir  
Voir

Quelque chose  
Vraiment quelque chose, quelque chose dont l'existence  
Ne peut être niée  
Dont l'importance ne saurait être réduite à peu de chose

Peu de chose  
Et l'on ne saurait s'efforcer  
De voir quoi que ce soit si c'était peu de chose  
Quelque chose dont il n'y aurait rien ou presque rien à dire

Presque rien  
On ne voit presque  
Rien sinon l'obscurité et un peu de lumière malgré tout  
Visible avec l'habitude de la pénombre

On ne voit presque rien

La porte  
Pas un tremblement

La porte reste ouverte  
Jamais vraiment refermée

Poussée un jour mais sans bruit  
Par le vent

Le vent sans force  
Ici presque statique

A peine perceptible  
Et à peine une porte, en fait

Un pan de bois, une poignée, de l'air  
Dans l'ombre, ni ouverte ni fermée

Presque  
Rien, on ne voit

Rien sinon la porte  
Pan de bois

On entend  
A peine le vent

# Partage



Ne pas nier  
Ne surtout pas nier  
(On a une arachnée gênante dans le dos)  
(sur le côté droit en haut du dos)  
(presque sur l'épaule dans le dos)  
Ains-  
i  
On vous accuse  
On et  
De quoi vous accuse-t-on ?  
Mais  
De quoi parle-t-on ? Et vous ?  
Est-ce bien là le lien ? Y aurait-il quelqu'un ici ?

- Merci...
- De rien.
- Je vous dois...
- Rien du tout, oui !
- Un petit quelque chose, tout de même !
- Allez-vous en !

Quelqu'un a dit non et s'est tu.  
Personne qui n'a rien accepté et qui n'a rien refusé  
Puis s'est tue  
Dont l'objection est restée presque silencieuse dans un couloir  
de ce qui semble être le dernier étage d'un immeuble  
Quant à l'objet et au geste Quant aux conséquences  
Quelqu'un s'est tu, ne provoquant et dans l'attente d'aucune  
réponse  
D'aucune objection et pas une question n'a été soulevée

(ici, je décris un arbre au bord d'une route)

(ici, j'examine un ruisseau à vingt mètres de l'arbre)

(ici, j'évoque le vent et la pluie)

(ici, j'analyse la composition de la terre)

(ici, j'énumère les sons que mon oreille perçoit)

(ici, je dis poursuivre mon chemin)

Être sans  
Les mots

Sans la  
Voix  
Sans signe

Sans un  
Sens  
Être

Sans  
Étreinte  
Sans geste sans  
Eau

Être  
Lent et  
Innocent et in-  
Conscient

De  
Soi  
Sans

Les au-  
Tres sans  
L'aut-  
Re sans soi

Lorsque  
Croyant se donner de l'importance  
On nous demandera sur  
Un ton  
Supérieur ce  
Que  
Nous comptons faire...

Nous répondrons :

« Tournez-vous vers vos terres  
Commencez à appliquer les dispositions fondamentales des  
Accords antérieurs en  
Procédant

En  
Procédant  
A

Une action

Politique Économique Sociale Intellectuelle

Ensuite, l'on  
Pourra nous  
Demander  
Des  
Comptes. »

# **Cahiers d'études sérielles**



## Chose folie, 1

Chose x mort égale quelque

- 1) Quelque 1) Quelque chose
- 2) Chose 2) Mort
- 3) Mort

1) Quelque chose mort

Quelque	mort
chose	

Quelque	Chose	mort
---------	-------	------

## Chose folie Y

Oui il y  
a  
Il y a  
oui  
Oui folie y a  
y a  
chose  
chose folie  
moins il y a  
y a

Il y a surtout  
Quelque chose oui  
chose tombe  
tombe  
oui il y  
a  
Il y a  
Quelque chose  
Folie  
Folie oui si  
Il

Chose  
Quelque chose  
Folie  
Quelque folie  
Folie oui  
Folie quelque chose oui

Il au moins  
Il au moins y  
Folie oui moins  
Il y a au  
Quelque folie  
Moins chose folie

Chose moins folie  
Oui folie de chose moins  
Quelque chose folie  
Folie oui

Oui folie quelque chose  
Chose quelque folie il

Au moins  
Au  
y  
il  
au

Moins  
y  
au  
a  
Il  
Folie il au  
Y au folie moins  
A quelque folie moins  
Chose moins folie folie de chose

Quelque surtout quelque  
Chose quelque chose surtout  
Quelque chose folie quelque  
Surtout folie surtout chose  
Folie chose quelque  
Quelque quelque quelque  
Folie Folie Folie Folie  
Chose chose chose chose chose  
Folie quelque chose folie folie chose  
Chose folie chose folie chose chose

Oui il y  
a  
Il y a  
oui  
Oui folie il y a  
y a  
chose  
chose folie  
Il y a y a

Folie moins de chose  
Soudain soudain moins de chose  
Moins de chose de folie  
Chose de moins de folie  
de moins chose folie  
Folie de chose moins

De chose Folie  
Folie...

De moins ! Soudain folie moins  
De chose De chose Chose

Il y a surtout  
Quelque chose oui  
Chose tombe  
Oui il y  
A quelque chose  
Folie oui si

Il au moins  
Y avait autre  
Quelque chose

Plus de chose  
Plus de chose mort  
chose mort  
et s'il y  
mort  
mais si mort il  
y  
tout de  
mort

Chose train citron et  
Chose abdique ne recule et  
Chose quelque part ne  
Fais ne  
Recule et  
Vide semblable à ce qu'on  
Et  
Tous disaient de  
Mort

Chose morose  
Croise  
L'eau de toute chose  
Chose qui comme  
Comme toute chose croît  
Sans voix chose

Voyez : chose morose !  
aspect de drame  
ravage -

## Chutes en automne

Il y a un train qui déraile  
Et sur le quai un voyageur  
Bouscule un autre voyageur Et  
Une porte s'ouvre Un homme en descend  
Il est midi L'homme presse le citron  
Midi Et le train part Troisième train à  
Partir Pour aujourd'hui Et ce train  
Qui déraile là La voie Un voyageur  
Descend Presque tombe Plus  
Vigilant à Présent

Il y a une voie sous le train qui déraile  
Et sur le quai un voyageur  
Ce voyageur bouscule un autre voyageur  
Et une porte s'ouvre Un homme descend  
Il est midi L'homme presse un citron  
Au-dessus de son assiette Vide  
Midi Et le train part Troisième train  
A partir Pour Aujourd'hui Et ce train  
Qui déraile là - la voie - un voyageur  
Descend - presque tombe - plus  
Vigilant à - présent – repart.

Une (voie)  
Sur (le quai)  
Bouscule  
  une porte)  
  plus (vigilant)

*Le u : une domination violente*

une sur bouscule  
  plus

Domination violente d'une

/oi/	/a/
une voie	déraille
voyageur	part
troisième	déraille
la voie	là
	voyageur

*Voyageur*  
- voie           - déraille  
- troisième   - part  
  - là

## Densité d'engendrement

La série organise numériquement des phénomènes rapportés sous forme qualitative. Soit une série de 7 éléments notés 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7. On dresse le tableau suivant :

1	2	3	4	5	6	7
2	3	4	5	6	7	1
3	4	5	6	7	1	2
4	5	6	7	1	2	3
5	6	7	1	2	3	4
6	7	1	2	3	4	5
7	1	2	3	4	5	1

### *Densité d'engendrement*

1	2	3	4	5	6	7
	3	4	5	6	7	1
		5	6	7	1	2
			7	1	2	3
				2	3	4
					4	5
						6

### *Temps et série*

	T	
Ps	I	Pr
1	2	3

## Folie

Folie

Quelque chose folie  
Chose chose chose  
Folie chose folie

Folie

Centre citron chose  
Chose folie centre  
Folie citron chose  
Citron centre chose

## **Le multiple**

Le multiple fait, des deux objets premiers (le multiplié et le multipliant) un seul objet qui intègre le multipliant et le multiplié.

Si je multiplie un arbre par une montagne, cela me donne un être innommé de branches et de roches, un tronc parcouru de ruisseaux, etc.

## **Le sens des réalités**

- Structure collective (homogène, hétérogène)
- Structure de groupes plus ou moins restreints
- Structure indirectionnelle (persona, affect)

Structure double verticale

Point, ligne, surface

Notion de point

Limite du point

Réalité des lignes

Notion de plan

Proximité des plans

Proximité  
De l'être dans le train loin  
Tremble de la parole omnisciente, derrière  
Ce j'étais  
Et bon ! Ah, c'est qui ça ?  
Je l'aime bien  
Et le train arrêté  
Le soir mais déjà il fait nuit le train jaune  
Train jaune arrêté  
Une fanfare célèbre l'arrivée d'un autre train en ville  
Magnétophone fort dans l'autre train et que l'on voit passer la voix  
se tait  
Première voix se

/.../

La logique est amorphe  
Amorphe sous la barre y a  
Y a et c'est très bien  
Je n'ai ne sens en  
Clairement machin

Mort façade  
La mort est une palissade  
Mort détroit  
Mort érosion  
Mort - Mort

## Les statuts de la parole : série

### *Parler*

Différent de « se taire »

### *Discuter*

- désigner
- évoquer
- taire

### *Taire*

- cacher
- prendre garde

Parler  
Chuchoter  
Crier  
Hurler  
Délirer

## **Meurtre obstacle**

Obstacle  
Obstacle imprudence  
Obstacle imprudence meurtre  
Meurtre obstacle  
Obstacle Imprudente nature

L'ambiguïté du sujet tombe. Mais cette précision est brouillée, parasitée par la rupture S/V causée par l'absence d'article. Soit la proposition confondait objet et interlocuteur, soit l'exclamation visait une tierce instance - la nature.

Dans tous les cas il eût fallu qu'elle s'accordât avec un verbe, ce qu'elle n'était pas en position de faire, du fait de l'absence de déterminant. A moins de considérer qu'"imprudente" ne prenne la fonction de déterminant en charge, comme dans le cas de "Dame Nature".

Passe drame forêt  
Dans les bureaux  
Par les enseignes lumineuses  
Passe tu as  
Porte ou mets-le  
Boutique de parfums passe  
Forêt drame dans  
Le bureau enseigne lumineuses  
Cliquetis de voiture (forêt  
Drame) passe

J'entends l'horloge à présent deux horloges  
J'entends le réfrigérateur j'entends une radio le sol  
J'entends la table une boîte de sel en morceaux après  
l'avoir  
Vidé de sa substance  
J'entends le placard dans lequel quelqu'un l'a sans doute  
rangé  
Vidé de sa substance  
La chose a glissé à la porte que j'entends  
Se refermer  
Après avoir deux heures  
Heures après-midi  
Je regarde l'horloge

Et je ferme la porte  
Et j'ouvre la fenêtre  
Et je referme la fenêtre  
Et je referme la porte

Premier  
Novembre  
Premier jour  
Dans le mois de novembre  
Premier et  
Dernier  
Jour  
De l'année  
De novembre  
Premier

Premier novembre

Demain il y aura  
le 2 le 3  
Mais aujourd'hui on est le 1  
Un de novembre  
Pas un  
Jour de novembre le premier  
Jour du mois de novembre

## Multiples

Multiplier un objet par un autre objet

I x V

égale

V ou I-I-I-I-I

L'un devient l'autre.

X x V

égale

X - X - X - X - X

ou

L

ou

**V - V - V - V - V - V - V - V - V - V**

## Oeil par chemin

Chemin : dire du chemin

Nous agitions les lèvres du chemin

q

u

i

ouvre

Le chemin, c'est ce qui borde la route (qui n'est pas nommé)

C'est un chemin qui en croise  
un autre mais il s'en détourne ;  
l'autre le retient et crève  
le petit chemin crève le petit  
chemin

C'est un chemin qui croise un autre  
chemin qui s'en détourne et  
le retient et crève le petit che-  
min crève le petit  
chemin il y a l'œil sur le  
chemin l'œil du chemin vers  
le ciel le ciel la pluie  
crève bien le ciel le parapluie  
impuissant l'œil crève  
l'œil un crève deux l'œil

## Oeil x chemin - séries 4, 5, 6

Crève l'œil trois l'œil

séries

1)

2)

3)

Alors il y a l'œil

L'œil est le chemin

L'œil voit

L'œil permet de concevoir

des états de chemin -

L'œil le chemin virtuel le

chemin impuissant omni-

scient

Syntaxe de l'œil

Syntaxe du chemin

Fonction de négation (affectée à / enveloppe de)

- Non-existant

- Non-paiement

- Non-retour

\* système du chemin

- Non-sens

## Poisson soluble

Les auteurs du *Cantique des cantiques* reprennent une image d'André Breton, le poisson soluble, pour expliquer les problèmes posés par la théorie des quantas.

Avant d'être pêché, disent les auteurs, le poisson n'est (ne serait) qu'une potentialité de poisson. Un poisson dans une mare n'étant qu'une potentialité de poisson plus ou moins probablement présent à tous les endroits de la mare.

Si l'on jette deux poissons dans une mare, poursuivent les auteurs, on obtiendra « une monstrueuse combinaison de deux poissons solubles, qui ne font plus qu'un être innommable. »

*Le cantique des quantiques*, S. Ortoli, J-P Pharabod, La Découverte, coll. Biblio essais, Paris, 1984.

Dire

"Ce pouvait être un arbre ou une falaise"

C'est obtenir

Arbre x falaise

C'est-à-dire

un seul être potentiel et qui possède toutes les qualités de l'un et l'autre éléments.

Nous avons une image quantique.

Car il était et  
Et le ciel car  
Car quatre heures de  
A l'aube déjà et  
Et nu encore et  
Se levait lent car  
    pluviosité forte  
en chemin sous la

    Car le temps était si  
était pluvieux Car le  
    jour Si naissait et Si  
rouge était Et le jour  
Était Car les flaques Si  
Et  
Car rouges aus Si brume et

Folie que de penser au temps  
Autant ne rien faire folie

Ne jamais  
Plus recommencer  
Fini

V - det - Adj - N  
N - Pro (élément mobile) - Prep - O

Souffle  
l'énorme cou de l'arbre

Déchire la  
verte herbe dans la main

### *Racines II*

Cloître de nuit déchire  
Et arbre et herbe nuit  
Agrrippent Ne se sous-  
traient en rien  
Ne s'amenuisent pas Recule  
Reculer terre Ne Mais  
Fonctionnent nuit tu ne peux  
Ne se peut Nuit il faut  
Mais ne Avec  
Verdeur de verdure d'herbe  
Vecteur tu ne peux nuit fuir  
Claque nuit et croître

## Quelque chose mort

mort  
mort mort mort  
  mort mort  
mort mort  
  mort  
mort mort mort  
  mort mort mort   Chose  
  mort mort mort  
mort mort mort  
mort  
mort mort  
mort mort mort    Quelque  
  mort mort        Chose  
  mort

## Racines

- 1) C'est - l'herbe
- 2) Dans l'herbe
- 3) Quelque part
- 4) Dans la verdure
- 5) La verdure de l'herbe
- 6) C'est quelque part dans l'herbe
- 7) C'est dans la verdure de l'herbe
- 8) Quelque part dans le vert de l'herbe
- 9) Quelque part dans l'herbe la verdure
- 10) C'est quelque part dans la verdure de l'herbe

## Rien

N N Rien  
N N Rien Rien  
N Rien Rien Rien  
+ + Rien Rien  
+ Rien

ou

N | N  
N N | N N  
N N N | N N N  
N N | N N  
N | N

d'où

Rien  
N N  
N Rien Rien  
N Rien  
N

/.../

Là où le mot devient signe : r | i | e | n

## Sérialité du sérialisme

La série est un mode d'appréhension du monde sensible à des fins créatrices.

La série structure et organise les éléments sur des échelles relatives, fondées sur le principe actif des éléments, sur leurs qualités intrinsèques.

Il faut en revenir à la musique des sphères. On n'a pas fini de voir ce que le nombre - le chiffre et le nombre simples - nous offriraient. On n'a pas du tout saisi leur principe d'abstraction, je crois.

On ne cherchera pas ce que dit le sérialisme sur la réalité des événements politiques ; ce qui ne saurait signifier que les événements politiques ne peuvent tolérer un regard sériel.

Il nous est apparu qu'une structure d'association pouvait permettre de mieux comprendre, dans le domaine de la poésie, le possibilité de réalisation du principe sériel.

Nous avons isolé des groupes-objets ou groupes-sujets d'une part et, d'autre part, des groupes de procès, ainsi :

Valeur relative sujet		Valeurs absolues		Valeurs relatives	
procès					
4	l'eau	1	s'écoule	3	
5	l'huile	2	se répand	4	
1	le lait	3	se déverse	5	
2	le sang	4	stagne		1
3	le mercure	5	jaillit	2	

Nous avons établi le principe de non-répétition

5 - 3 - 4 - 2 - 1

Ce qui donne :

Ex. 1

l'huile se déverse  
  le mercure s'écoule  
l'eau se répand  
  le sang jaillit  
le lait stagne

Soit ce que l'on peut appeler un beau poème mort.

Ex.2

le mercure le lait  
  le sang  
l'huile l'eau  
l'huile  
  le mercure  
l'eau le sang  
le lait l'eau  
  le sang

L'exemple un paraît vraiment paralytique. Ses procès sont vains.

L'exemple deux se montre plus dynamique. J'avance une hypothèse : le système du premier exemple serait défectueux parce qu'il fait coexister deux systèmes qui ne se correspondent pas.

C'est la structure grammaticale SV qui est en cause, oui le groupe GN/V le Det+N+V ou GV... Ils appartiennent et font référence à un système qui entretient avec le monde un certain type de rapports qui ne s'intègre pas à l'univers sériel ; ces éléments, cette presque pure verticalité de procès lui est, à ce stade du moins, étrangère.

On peut résoudre ce problème en établissant des sphères (au sens où Stockhausen parlait de "groupes"). Un ensemble plus ou moins librement organisé où seules les moyenne et grande formes seraient affectées par le principe sériel. Ainsi l'on peut imaginer des séries temporelles.

PS - I - PrS

PS = passé simple  
I = imparfait  
PrS = présent simple

### Ex.3

L'eau se répandit sur lui  
Il sentit le sang jaillissant  
de son corps (pendant ce temps,  
songeait-il, le mercure s'écoule,  
le lait stagne). L'huile se  
déversa.

Nicolai Roslavetz a lui aussi tenté de trouver un système qui  
remplacerait le système tonal.

On voit, dans l'exemple trois, l'effet des bulles : on a pu introduire,  
dans le procès, un sujet (il), une subjectivité (sentit) et une  
ponctuation, surtout, un système rythmique autonome et  
dynamique.

En fait, on peut considérer les éléments de la série comme des  
complexes ou des matrices. La série simple et brute ne saurait  
être considérée que comme un cas-limite.

### Ex. 4

ARBRE	NUIT	HERBE	
Forêt		Déchirée	Verdeur
Humus	Voix	Entendre	
Nuit	Crier	Racines	
Herbe		Ne soustraire	Ruines
Écorce			

Etc. Ce qu'on appellera des séries lexicales

### *Séries morphémiques*

Les séries morphémiques posent différents types de problèmes quant à  
l'organisation.

Prenons une série syllabique

1 Cest	5 dans			
2 quel	6 la	9 de		
3 que	7 ver	10 l'	12 be	
4 part	8 deur	11 her		

6 - 4 - 2 - 5 - 1 - 3 - 8 -  
9 - 12 - 11 - 7

*La part dans c'est que /  
Deur de be her ver -*

Le vert investissait mes yeux  
Verdeur du lieu de l'herbe aussi  
des branches des racines nuit  
Profonde nuit  
Dans la verdeur de laquelle l'ombre devient  
Ce que les branches deviennent  
Racines soustraites  
Verdeur des mouvements de l'herbe  
Racine de l'herbe la terre se  
meut  
Et l'on ne peut  
Se soustraire fuir se dégager  
parler...  
...laissait les racines dire.

Mais déjà vois les premières  
Constructions tu dis maisons  
Premières les premières  
Cerises  
Viennent les crises paraissent les  
premières  
Cerises tu dis le temps  
Maisons et le ciel paraissait  
Cerises disloquées du ciel  
Bleu gris - noir ici, arrête  
Dire, tu  
Ne s'-  
Enfin a pris son rôle, tous l'ont  
accepté  
Indigne, assuré de leur confiance.

Le sol l'air l'espace le feu  
L'eau en notre méditation  
Par tous les circuits qu'elle inspire  
en terre

Sol = espace plat étendu

Sol - Murs - Plafond  
Sainte Trinité

La mer humide .....

.....  
.....  
.....

.....  
..... monde vide

.....  
.....

.....  
.....  
.....

Terre et eau ..... ..

## Séries

### *Valeur numérique*

- égale champ
- égale équation
- égale rapports vectoriels

### *Mot*

- série étymologique
- sens sémantique
  - \* séries analogiques
  - \* séries analytiques et synthétiques
- entité rythmique simple ou complexe
- entité phonologique simple ou complexe
- composition typographique
- fonction syntaxique / nature

## Séries de procès

<i>Entité sérialisable</i>	<i>Entité sérialisée</i>
Un homme	dort
Un homme	se lève
Un homme	marche
Un homme	court
Un homme	prend le train
Un homme	meurt

Passons du principe 3 1 2 au principe 6 3 4 1 5 2.

Ex. 4

*Un homme mourra Il marcherait  
Il courait Il a dormi  
Il eut pris le train Il se  
Lève -*

Ex. 5

*Un homme meurt Il marche  
Court Il a dormi  
Pris le train Il se lève  
Prend le train Se lève  
Marche et meurt Court  
Il dort Il dort Court  
Il prend le train Il se lève  
Et meurt Il a marché  
S'est levé et a pris le train  
Il est mort il marche Il dort  
Court*

On peut ainsi créer des bulles, tant des bulles temporelles que des bulles de procès.

Court | Dort | Se lève | Prend le train | Marche | Meurt

*Ex. 6 : Le canal est joli en automne, se disait Pascal en courant. Mais il se réveille et difficilement se lève. Aujourd'hui, je dois prendre le train, songe-t-il en se hâtant vers la gare. Mais, arrivé à la gare, il marche et brusquement meurt. Il est encore en train de dormir, se dit-il mais il se voit courant pour rattraper le train et il le rattrape en effet, le train ! Au tout dernier moment il grimpe sur le marche-pied, ouvre la porte. Alors quelqu'un se lève, traverse le wagon et rejette Pascal au-dehors où un train tombe. Pascal tombe aussi mais de l'autre côté et c'est la raison pour laquelle il meurt. Il était simplement parti pour marcher sans destination mais il est mort, brutalement.*

Série :

Dort | Court | Prend le train | Se lève | Meurt | Marche

## Séries métriques

On peut aboutir à des séries métriques en partant du principe de non-répétition. Mais il conviendrait plutôt de se fonder sur des recouvrements rythmiques syntaxiques-prosodiques. L'utilisation de vers métriques nécessiterait de grandes différences entre les séries métriques, régulières ou irrégulières, du type

[3 - 8 - 13 - 17]  
syllabes

Maison en feu  
Architecture en danger  
Murs abolis  
Meubles détruits

Maisons de perte  
Ou de carton  
Maisons rondes

Murs de corde tressée  
Segment et cordes

Mais les maisons  
Apparaîtront  
Et l'on verra

Tourner l'acier au ciel  
En guise d'écran le plus vaste  
Et moralisateur  
Impressionnant : indigne et assuré  
de leur confiance  
Bleue - et tomber

----

Il est donc nécessaire d'associer à la notion de série celle de matrice, sans quoi on aboutit à un engendrement mécanique des formes.

## Temps et série

Pa - Ps - C [Con] Pc - P - Fs

Où 3/1/2 égale :

Fs | Cn | I | Pc | Pa | I | Pr | Ps | I - Fs | C | etc.

Ex. 1 : *Il fera ceci. Il ferait cela. Faisait-il ceci ? Non, il a déjà fait ça ! Il l'eut fait puisqu'il le faisait même : peut-être le fait-il encore, comme il le fit antan. Il le faisait souvent.*

Ex. 2 : *Les témoins s'accorderont sur un fait : l'engin, au vol stationnaire depuis le décollage de l'avion, aurait aussitôt pris son essor.*

Ex. 3 : *Le major Quintamilla tentait d'accréditer une interprétation selon laquelle les policiers ont effectué une observation hallucinatoire. Etc.*

L'ex. 1 peut servir de modèle en raison de sa neutralité contextuelle relative. L'ex. 2 nous donne à considérer qu'une sérialisation des temps verbaux ne saurait fonctionner isolément, à d'autres fonctions syntaxiques ou sémantiques.

# **Dénigrement public**



## Dénigrement public

Toute personne qui, en  
Tant que citoyen, diffuse  
Ou organise la dif  
Fusion à l'étranger de

Renseignements tendant à  
Nuire aux intérêts de la  
Ou bien réalise ou or  
Ganise la réali  
Sation de documents é  
Crits, dans cette perspective

Toute personne qui, con  
Tournant les règles légales,  
Transmet ou organi se  
La transmission à des or

Ganisations, institu  
Tions ou personne de l'é  
Tranger, de documents é  
Crits, manuscrits ou au tres  
Tendant à nuire aux in  
térêts de la

Quiconque  
Fait  
Campagne  
Contre

Les  
Fondements  
De

L'ordre  
Ou  
L'Etat

Et

Contre l'  
Ordre  
Social  
De

Ou les  
Menace, en

Jetant le discrédit

sur  
la situation

sociale

sur  
les représentants  
ou

D'autres

citoyens

En raison de  
Leurs  
Activités

sociales

Ou

dans l'appareil  
de  
l'État

Sachez  
Que  
Le  
Procès  
Qui  
    Vous  
    A  
    Été  
    Intenté  
Pourrait  
    s'accélérer  
        s'accélérer  
            s'accélérer

Également  
Sachez

La  
désertification

et : ô  
combien  
vous l'avez  
crainte ô  
Ne

Saurait  
ne  
Saurait

Être  
Limitée

Par  
vos

agissements

# **Bris de marine**



Nous croyons vivre -- le temps  
rouge nous ronge.  
Des premières cerises,  
nous ne croquons -- que les noyaux.  
Nous jouons -- la noyade -- en l'effroi  
des sirènes.  
Des cris -- sont nos règles,  
les pires -- à peine  
subies. Nous vous en parlerons,  
vous vous en souviendrez.

Et l'on ne voit pas l'ombre d'un nuage  
et si ce vieux navire vogue  
c'est lent, vieux navire aux voiles fripées comme des grilles.

Et cette mer, si elle  
se déchire en son ventre,  
noyant le navire sous sa jupe attrayante.

A part, nous voguerons et nous verrons, nous  
vous verrons, tournoyant loin du port bondé très gris,  
impressionnants pour nous qui ne sommes pas avec,  
très gris, creusant le sol sans accroche et pour nous  
scintillants, sans effort  
n'oublierons et dirons

Pas l'ombre, pas la mer,  
pas les nuages, pas le lent navire,  
on ne sait pas ce qui arrive, c'est très lent  
et ça ne conduit nulle part

et l'on ne voit pas comme c'est lent cette mer  
qui descend comme des grilles non on se  
déchire entre les grilles,  
si noyés dans la jupe attrayante !

La jupe attrayante ! la jupe attrayante !  
nous verrons ( gris ) à part...  
Impressionnant pour nous qui ne sommes pas avec !  
Très gris, nous scintillants, n'oublierons pas.

Les nuages, le gris impressionnant.  
pas ça non pas ça  
Le lent navire s'il vogue  
mais qui sait ? Qui sait ?  
Sous sa jupe  
à part  
nous observons  
vous  
jouez  
à  
revenir.

C'est le navire dont l'ombre flotte sur la mer  
et c'est le lentement sur lequel on se fonde.  
La proximité de l'eau qui gêne,  
elle gêne fort et haut ( gris ) sous la mare aussi.  
La flaque grise comme le silence  
comme si elle s'y logeait - toute entière !

Si cette mer se dessine sur son ventre  
entre les plis du ventre on verra  
des petits bonhommes crier comme s'ils allaient mourir.  
On dira que c'est la pièce,  
la pièce principale et la seule en tout cas  
à laquelle  
on puisse se fier.



# **Cahier du jour des morts**

## Jour des morts

Surtout (un)  
Il y a (deux)  
Quelque chose ô (quatre)  
Oui quelque chose  
Cinq et chose de vie  
Et quelque chose de mort sept  
Sept mort sept quelque chose huit

Un  
Chose  
Chose mort  
Quelque chose  
Quelque chose vit  
Mort - Un - Quelque chose.

Surtout  
Oui par-dessus tout  
Oui au-dessus de tout  
Au-delà très très  
Haut il y a  
Surtout  
Il y a

Signe si  
Gnificativement  
Vement igne  
Si  
Gnement Si  
Gnfie Si igni y si  
Gnificativement  
Ivement i  
gni  
i

Comédie    toi plus vrai craque  
Vi-e claque  
I-le-ment  
E-ment  
n N nn n n n n

A l'est  
Quelque chose craque  
Comme corde comme Ur  
Comme ine Onir Onir Onir  
Rine craque corps comme

Et tentais et tentais et tentais et tentais  
et tentais et tentais tellement tel

Il y avait le temps

Il y avait la poésie  
Et la poésie aux jeux flasques face  
Travaille le temps les machines outils sont déballées  
Le vent  
Intensément me raye la face  
Flasque devant

Je ne sais pourquoi une piscine  
Et je sais mieux un arbre  
Alors je sais une colonne  
Connais comme  
Comme jaunis colonne

Poésie mort  
Mort poésie flasque

Pas danger

Danser  
Aux pieds du dieu qui a les nerfs rageurs  
Du démon qui vous trans-  
Et vous ruine pis que si  
Et vous avez  
Vous avez été danser

Passé le coup  
Marqué le coup de co- de la colère  
Lère et elle comme rigolarde mais  
Froide vraiment il  
Y a  
la  
Poterie la politique il  
Reste peu  
De temps du temps qu'il faut pourtant  
pour une pause

Et avec ça  
Parties  
Il reste le cholère  
Pas la structure nécessaire  
Ment grammaticale  
Ment méchante Dé  
Plore le temps

Il y a eu  
Erreur Camarades  
Erreur Erreur Erreur  
Plonge main œil pour par  
Ailleurs Erreur Là  
Il y a  
très très loin  
Alors qui ?  
Rien pour  
Et que -- personne  
Camarades.

Il faut se pendre un jour des morts  
Ailleurs partout ne sert à rien  
Il faut se rendre à l'évidence  
Il y a eu  
Erreur -- Camarades  
Erreur -- Erreur -- Erreur  
A vous  
retrouver à re  
Lire le journal --- Je vous  
Revois -- au café -- Erreur  
Il y a --- Y aura ou --- A eu  
A presque déjà  
Tard --- Si -- Il y  
A -- Plus  
Tard  
Aura eu  
A eu l'au  
Tomne.

Printemps je te méprise  
Automne je mens  
J'aime

Puis la pluie  
M'attire Je cours  
L'Ourcq m'engouffre

Je déments  
Printemps L'Ourcq aussi  
La pluie

Presque  
Printemps, notre communiqué  
Par voie de presse suffira

Fera.

Je passe un temps certain à te tuer

Christ suspendu ô christ des évangiles

Méprisant Arrogant Suffisant

Christ trop intelligent

Christ comme

Très comme lui aussi

## Ébauches

Image de la sphère intérieure

Ce matin, on m'a dit : Ce n'est pas une image

La sphère intérieure s'accroît

Intérieur extérieur se restreignent

Sphère la sphère dans la sphère.

Distinguer la stratosphère il y a

Une deux trois sphères quatre strates

Là et cinq ou six autres ici

Ce matin  
Il y avait du travail  
Et le travail était idiot  
Et le travail était idiotement fait  
Par un idiot

Agent secret ton terrain n'est pas double  
Le boulanger ne pétrit pas  
Il ouvre la boutique pas de charpente  
Ferme loin et animaux de ferme en images  
Images de soi

Ce matin  
On m'a donné un travail  
A faire  
Mais je ne l'ai pas fait  
Je n'avais rien à faire

On ne m'a rien donné à faire  
On m'a laissé planté ici sur une chaise  
Et l'on m'a dit d'attendre  
Et quand j'ai eu fini d'attendre  
Je suis revenu  
On m'avait dit de revenir  
Je reviendrai, avais-je répondu  
Parti attendre rien ne vient  
Je n'appelle personne Rien  
Par là rien par ici personne  
On ne m'a pas demandé ce que j'avais fait  
Tout ce temps, pas émis de supposition  
Le sens (de tout ceci) est le silence  
(de tout ceci) je ne vois rien  
Sinon la chaise surtout pas la chaise

Car il était et  
Et le ciel et car  
Car quatre heures de  
Et l'aube jà car  
Car nu et ligne Et  
Et étais, heure car  
pluviosité forte  
chemin sous la pluie

Car le temps Si était pluvieux  
Et l'aube Car le jour Si naissant  
Et rouge Si Car les flaques  
Car rouges aus Si brume Et

Folie que de penser au temps  
Ne jamais  
Plus recommencer  
Fini  
Manque l'O  
Rale manière elle d'O  
Rien

V Det Adj N  
- N [Pro] (élément mobile) Prep O

Souffle  
l'éNorme cou de l'arbre

Déchire la verte  
herbe de sa main

Consent l'autre cauchemar  
ou de la nuit

Croît nuit déchire  
Et l'arbre et l'herbe nuit  
Agrrippent Ne se soustraient pas  
Nuisent Ne reculent Ne Mais  
Fonctionnent nuit tu ne peux  
Ni peut Il faut Avec  
la verdure de verdure d'herbe  
Vecteur tu ne peux nuit fuir  
Il faut nuit il faut croître

*Jour des morts*

Alors ils ont marché  
Et alors qu'ai-je fait  
Et bien alors j'ai tué  
Et bien j'ai tué quelqu'un  
  alors  
Alors quoi j'ai tué  
Quoi quelqu'un j'ai  
Tué quelqu'un quoi Tué  
Qu'ai-je fait ?

J'ai marché chez  
  les gens  
  sans  
    dents de ma famille

On n'entend presque rien ici  
Presque rien il n'y a presque rien  
Pas une chaise ici et pas un bruit  
Bruit de chaise pas un bruit de train  
La train. Rien on n'entend pas  
On n'entend pas un bruit ici  
Pas un bruit dans ce train. Pas une chaise  
Dans ce train. Pas un bruit  
En tout cas pas un  
En ce cas pas un  
Cas pas un train  
Pas. Bruit. De chaise  
Train. Le bruit. Pas

Comme si comme  
S'il y avait  
Quelque chose ou  
Quelqu'un quelqu'un  
Quelqu'un ou comme  
Comme s'il y  
Y avait quelque  
Chose quelqu'un  
Ici ou Si

Comme quelqu'un  
Quelque chose ou  
Ou quelque chose  
Quelqu'un quelqu'un  
Ou quelque chose  
Y avait quelque

Ou ici comme  
    Quelque chose ce lieu si  
Quelqu'un ou  
ce lieu  
ou  
Comme si comme s'il y  
    Ici oui quelque chose qu'un  
ce lieu  
ou  
Quelqu'un  
rien

Je me sens plein de vide Je reçois  
le vide j'aime le vide je contiens  
le vide je suis le vide je suis  
vide le vide viderai le vide  
je n'évite pas le vide je connais  
je connais bien le vide je re-  
tourne au vide ai-je jamais  
quitté le vide Je n'ai pas tué  
le vide j'ai mis le vide dans  
un crucifix vide vide je le cru-  
cifie vide sur la croix vide je  
remplace le vide par un autre  
vide vide si je suis le vide  
abominable si je rampe si je réduis à  
néant le vide grilles grilles grilles de  
vide maison arbre vide visages  
ridés silencieux de vide je vous mime vous  
anime vous abomine je vous mine -

Une voiture appelée  
La fixation professionnelle

Fixation  
La fixation professionnelle

(une voiture  
une voiture a donc passé)

Grise  
Fixation Professio  
nnelle  
Professionnelle

Elle

Voiture  
Passe une

Voiture appelée  
La fixation professionnelle

## *Miroirs-fenêtres*

Il est entré sous système Windows

C'est-à-dire qu'il lui a été loisible de travailler sur plusieurs plans

Non seulement simultanément

Mais il a pu faire se correspondre deux tranches d'univers non  
contiguës

Rendre contiguës les choses éparses -



## **Feuillets épars**



Ru  
Rail (muraille)  
(Nulle du citron) citron  
Rail (Râle,  
Ru). Mue  
en rail - rond  
Rail - roue - rail  
Mural -

Rouge

09 08 94

Ce n'est pas seulement une nouvelle ère qui commence, c'est d'abord une nouvelle semaine et une nouvelle journée.

Hier je suis sorti défait mais victorieux d'une série de crises qui s'étaient annoncées dès le printemps. Défait, je me recompose. Je le suis par la fatigue, par une bonne fatigue physique et une mauvaise fatigue nerveuse.

Victorieux, je me rouvre, je passe outre et, de la sorte, de nouveau je sérialise.

Hier j'ai travaillé *Avec l'arc noir*. J'opérerai peut-être la synthèse de différents rapports à l'écrit - automatisme et rigueur d'écriture.

20/09/94

Je passe ma vie moderne à confondre les dates. La semaine dernière, je ne savais plus du tout quel jour l'on pouvait être. Je savais, par exemple, que l'on était lundi ou mercredi ou vendredi, mais du combien du mois ? Ça aurait pu être, tel jour, le 12 ou le 15 ou le 19, je n'en savais plus rien.

Cette confusion a eu pour aboutissement le concert de Radio-France où étaient jouées des pièces de Stravinsky et de Boulez. Je n'y avais pas assisté alors que j'en avais l'intention parce que je croyais qu'il avait lieu le dimanche 17 septembre, alors que le 17 septembre était un samedi et que c'était le samedi que le concert serait joué.

Aujourd'hui, j'étais content de moi. L'heure, je la connaissais, en dépit de toutes les montres et de toutes les horloges qui avançaient autour de moi, dans de « mouvantes limites ». Le jour, le le savais aussi : on était le 19. J'y avais réfléchi, j'avais pris le concert de Boulez comme point de repère. J'avais soigneusement calculé, j'étais convaincu et très fier aussi. Toute la matinée, au travail, j'ai griffonné sur des bordereaux la date du *19 septembre 1994* en me disant, pour plaisanter, que cette fois c'était sûr, je connaissais la date exacte pour toute la journée. Eh bien, on est le 20 aujourd'hui et non le 19. Je l'ai vu sur le programme de l'Unesco. Ça a été un horrible sentiment pour moi.

J'ai parfois l'impression de vivre un vrai désastre, quelque chose qui s'effondre mais qui perdure dans son agonie. L'agonie faite de frénésie, ainsi les actes manqués comme renverser le café.

Renverser le café : double geste où s'opposent deux entités, l'une tirant vers l'indépendance et l'autre vers la négation de cette possibilité. Ainsi le bol s'est-il déversé sur la table (sur la nappe synthétique), au sol et sur mon pantalon. Le pantalon ? Je venais à peine de dire qu'il ne ferait pas trois jours. Le sol ? Comme la nappe, il était nettoyé (mais dégueulasse). L'horrible scène aux serpillières. Et sur la nappe, ce qui a été touché,

outre des prospectus, ce sont deux cartes postales, un livre et un article de la revue *Droit et société*.

## Rotules

Ah, écrire ! J'ai mis une première marque de fiction tout au début du texte mais je vais en mettre d'autres. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

On disait : écrire ; dans le temps. Là, ça devient mallarméen, grosso modo, et le café n'est pas trop bu, comme si / parce qu'il était resté longtemps trop longtemps sur la plaque chauffante de la cafetière.

Guerre actuellement.

N'importe qui : la bonne blague. Il y a de quoi rire vraiment (n'importe qui pourrait le faire la faire celle-là, pourrait la faire, pourrait là).

Il y aurait quelque chose à faire  
De la linguistique de la sémiotique  
Du langage  
Ou de la Physique quantique mécanique

Comme s'il y avait  
à voir avec la science  
Et avec laquelle d'abord ?

Ne fuyons pas  
les problèmes

N'anticipons pas sur LA VICTOIRE qui est restée  
HYPOTHETIQUE

et hypnotique  
Rassurante Victoire

/.../

Deuxième période. Fini le journal.

Il s'agit de structurer : il s'agit d'associer deux notions, série et subjectivité (théorie du discours).

La théorie du discours se fonde sur la subjectivité : toute production de langage forme un discours parce qu'il est le produit d'une subjectivité qui s'instancie par le discours.

La série est le germe d'une hiérarchie fondée sur les propriétés psycho-physiologiques sensorielles du matériau considéré, doué d'une plus ou moins grande sélectivité, en vue d'organiser un ensemble FINI de possibilités créatrices liées entre elles par des affinités par rapport à un caractère donné, selon un engendrement fonctionnel.

Le matériau sur lequel on travaille est le langage.

Le discours nous donne une description analytique et fonctionnelle du langage ; la série nous donne une méthode.

## Le signe et la forme

Par *forme*, entendre : ensemble organique de fonctions liées entre elles. Par *signe*, entendre : objet reconnaissable, intégré à un système et n'ayant de valeur que rapporté à un système.

Système de signification. Le *symbole* est le signe par excellence.

Le *signe* implique la convention, implique l'obéissance inconditionnelle aux conventions.

Le signe n'est pas un élément de la forme.

Signe de reconnaissance, cri de ralliement : insignifiance du signe hors du groupe social déterminé, visé.

Autonomie de la forme en opposition.

La forme n'est que sa propre invention ; en cela, elle est processus. Répéter une forme, c'est la figer, la rendre signe.

Structure globale / ponctuelle [différent de] forme / signe.

Forme = confrontation

- d'un système à une idée
- d'un système à un système

L'invention du vers libre a été une ouverture sur la création d'un ensemble de formes. Aujourd'hui le vers libre n'est plus invention. Il peut être simplement un signe ou un élément (fonctionnel, appartenant à une forme)

\* Modèle

/ signe

/ élément

Le signe est politique.

## Caravanes

[27 10 94]

[...] le même savoir-faire

Comme les  
Gouttes de  
La pluie rose

- Parce que le matin tu bois de l'eau, moi je bois du lait.
- Toi, tu dois boire de l'alcool, espèce de... fou !"

Caravanes.

Prendre la plume pour faire taire les voix.

- C'est Angélique
- Voilà le 303. Il passe par là-bas, le 303.

Langage abstrait

- La musique dans la poésie, vous comprenez, est un concept galvaudé.
- On en a fait un peu n'importe quoi.
- La musique dans la poésie, c'est l'abstraction du langage.
- c'est une affaire de structures.

- Tu descends là ?
- Allez, dégage.
- Casse-toi !
- Il descend là, il habite là-bas.
- Bonnes vacances !

Il est déjà quatre heures et quart.  
Est-ce que j'ai mis la date ?

J'arriverai vers cinq heures, un peu plus tard sans doute.

Je suis en train de tomber malade.  
Je suis en train de devenir fou.  
Je suis en train de me laisser aller à l'emprise du démon.  
J'ai prié Satan toute ma vie. Il vient maintenant. Je me vide de toutes mes forces.

- Cerveau... meuf... toilettes.  
- Il s'est tiré.

- Ligne T1, tramway Bobigny-Saint-Denis. Départ à destination de Saint-Denis.

- Gare de Saint-Denis ?

Ici les dialogues sont inaudibles. Il fait maladivement chaud. La voyageuse en face de moi a l'air très las, soupire en instant la matrice de son walkman dans sa sacoche, qu'elle ferme précautionneusement. Rythme répétitif, binaire. Claquement de chewing-gum.

Scène où deux femmes s'affairent simultanément à mettre de l'ordre dans leur sac à main.

Le sol est humide. Des gouttes de pluie tombent presque régulièrement (plus nombreuses lorsque le tram s'arrête à une station) d'un parapluie qui est entré dans mon champ de vision.

Tandis que j'écris de la main droite, la main gauche tient le cahier par le haut, pour le stabiliser.

- Escadrille Normandie-Niemen : section.  
- Si, si...

L'une tousse. L'autre, je ne la vois plus.  
Rire derrière moi.

- Toi, c'est toi...

Bousculade - les choses ont bien changé depuis... que le tram est parti.

Le tram Le tram Le tram

Ce n'est pas l'heure des étudiants. Bizarrement pas celle des écoliers non plus. A cette heure-ci on rencontre surtout des travailleurs. Ils ont l'air dégoûté.

J'ai de la fièvre, je ne me sens pas bien.  
Je suis malade.  
La grippe peut-être.

Je me suis décalé d'une place. Quelqu'un tousse. Je ne me sens pas très bien. Un homme entre deux âges s'est installé en face de moi. Il sent le tabac fort.

- Stade Géo André : section.

Un article sur la nouvelle donne géopolitique dans le *Journal of American Geographers Association* de ce mois. Il faudrait que je photocopie pour le lire.

Des écoliers maintenant. Et du chahut dans le fond du tramway. Des rires, des coups, des paroles criardes.

- On est arrivés !

Le train est encore entre deux stations.

- Je descends là-bas, Six-Routes.  
- La Courneuve - Six-Routes : section  
- Hey, hééé, hey-hey...

Des immeubles des arbres alignés dehors.  
Dehors la pluie.  
Supermarchés nombreux tout le long du trajet.

- Cosmonautes.  
- Ta gueule, ta gueule, ta race...

Calme, maintenant. Silence.

Une des particularités du tram réside dans la fermeture de ses portes. Il semble qu'elles pourraient se rouvrir à l'infini. Que quelqu'un vienne et appuie pour entrer, une autre personne suivra et puis quelqu'un d'autre encore, etc.

Francis Ponge. Comme si la langue... Comme s'il y avait une objectivité de la langue.

C'est peut-être moi qui sens le tabac.

- Où tu vas, là, dans la Sarthe ?
- Ça ne va pas êt' réjouissant... Pourquoi ?

Raymond Queneau et le langage parlé. Queneau s'énerve contre l'apostrophe, survivance du langage écrit.

- Cimetière de Saint-Denis : section.
- Tu vas t'habituer au cheval.
- Voilà, je vais aller voir les chevaux.
  
- On a réussi à avoir un jour de plus.
- On ne fera pas tout, hein !
  
- Ce n'est même pas dicible, quoi. Même pas dicible.

Ceci vient beaucoup plus tard. Il y a un rectangle et de l'eau en son sein (ou ce qui pourrait passer pour de l'eau), eau irisée par une « incidence [spécifique] de la lumière ».

- Tu as besoin de feu, peut-être.
- Pardon ?
- Tu as besoin de feu ?
- Non, merci. J'en ai, c'est bon.

## Et leurs bagages...

Les toits les grillages les plantes vertes  
Surface des formes

Le banc la table le terrain de sable  
Où jouent

Le bus les voyageurs le terminus  
Un livre dans la main

Un livre en main -

Écrire aujourd'hui, c'est-à-dire maintenant (maintenant que l'on  
sait ce que l'on a à faire)

Écrire dans le bus  
le bus

Écrire dans le train  
le train

Et dans le tram le tram  
Et dans la gare (les voyageurs)

(et leurs bagages dans leurs bagages)

(et l'herbe dans les prés)

(les paysans, l'évolution de l'industrie agro-alimentaire)

(la chasse, la chasse à l'homme)

(les cultures de riz  
la civilisation)

(la mort)

(le bus)



Écrire dans l'eau  
Comme si l'on détenait l'eau  
Et le pouvoir de la fixer

Écrire l'atmosphère et les  
changements climatiques      Témoigner

## Dans le bus

Prendre le bus le soir, à partir de neuf heures, afin de s'assurer que le trajet ira plus vite.

Rencontrer les visages jamais vraiment anonymes qui sillonnent le bus et le métro, la nuit.

Gueules brûlées par le souci, touristes, travailleurs angoissés, habitués à la limite, à la limite de la mort.

Visages brisés, jamais anonymes, de la nuit. Et le bruit du moteur qui se répand là où pas une parole n'est échangée.

Latitude et rythme de la nuit.

Regards mortifiés.

Sachez qu'un certain nombre de stations resteront ignorées.

Traverser la zone industrielle tout le long d'un parcours rectiligne.

Et certaines stations seront scandées.

« Chemin de l'Usine »  
« Avenue de Paris »  
« Les Limites »  
« La Folie » ...

Face à la station, un café appelé ainsi.

Folie -

A cette heure, souvent, on rencontre des hères, de vrais hères. qui nous semblent avoir perdu la raison, ou même le contact avec les voyageurs qu'ils côtoient. Ils les insultent, ils se plaignent de leur vie, des mauvaises conditions qui les

nourrissent, ils se racontent. Nul ne semble les entendre. On les ignore.

On ne les appelle pas les intouchables.

Le soir, on n'en voit plus aucun. Comme si l'angoissante crise de la civilisation s'était apaisée pour un temps. Il n'en est rien. Ailleurs, éclatent des émeutes sporadiques, tôt étouffées.

La nuit. Un enfant vous regarde, madame, plutôt que sa mère. Lui, il a les yeux fatigués. Vous, vous n'avez d'yeux pour lui. A un autre moment, peut-être.

/.../

Le bus, donc.

Je suis entré, j'ai montré au conducteur ma carte orange en le saluant peut-être de la tête (car j'aime à assurer, dans l'anonymat d'un voyage en bus, le conducteur de ma gratitude et même, dans une certaine mesure, de ma sympathie). J'ai longé le couloir presque étroit qui divise le bus en deux rangées de sièges ; je me suis installé dans un fauteuil au fond, à gauche. Il y avait encore un drôle de type près de moi, assis lui aussi au fond mais sur un strapontin du milieu. Jeune, habillé comme un jeune de banlieue, la casquette sur la tête, la visière rabattue en arrière, il me regarde et me demande si j'ai cinq francs. Je lui réponds que non. A ce moment, j'écris un morceau de poème - sur le bus - dans le bus - sur un morceau de papier plié en quatre, avec pour support mon portefeuille bourré posé sur ma cuisse qui repose sur l'autre cuisse.

Le bus dans les encombrements

Plus lent et

Le bus quand la circulation est plus fluide

Ou lorsque

La circulation est bien fluide

Lente cependant l'al-

Lure du bus  
Dans les encombrements tan-  
Dis que  
Le bus  
Dans un trajet moins sinueux moins  
Emprunté  
S'efface ne laisse aucun voyageur

Une sirène d'alarme le bus  
Croisement phares voitures  
Une sirène continue derrière  
Un bâtiment à droite du bus

Pont nuit route vite  
Le bus l'usine le pont  
Les feux de signalisation  
Les rails sous les ponts

Les grilles les trottoirs les murs  
D'usines de quelques pavillons  
D'immeubles oui de grands ensembles

La plupart des sièges sont vides. La circulation est très fluide. La vitesse du bus est rapide et régulière. Parfois, il freine. C'est pour un feu. Parfois, on entend quelque chose qui dérape dans un virage et l'on ne sait pas trop ce que c'est (on ne demande pas).

Les gens semblent s'ennuyer dans le bus. Certains dorment.

Le bus va plus lentement à présent. On arrive bientôt au pont de Rosny, près du pont de Bondy. C'est un endroit complexe, l'une des plus importantes plaques tournantes du trafic routier de cette partie de la Seine-saint-Denis. Le pont très gris, très sombre avec ses affiches qui vantent les charmes du Minitel rose sur les murs.

Simultanément, les deux personnes qui ont pris le bus à la station Raymond Queneau regardent par la fenêtre située près d'eux.

Station Auguste Polissard, puis Pasteur - Jean Verdier (et le bus ralentit. Un feu).

Une boutique de vêtements dont la vitrine est encore éclairée.  
Le bus passe Jean-Verdier puis la Fourche sans déposer ni  
prendre de voyageurs.

Je descendrai à l'église des Pavillons sous Bois.

Il ne se qu'il  
N'est encore  
Ni et s'il  
Ne et pour  
Qu'il ne sauf à  
S'il non car par  
Ce et dont on  
Non